

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-REDICTION : 9, Rue de Bondy — PARIS 10° — Téléphone : BOTZaris 68-27 (Métro : Porte St-Martin)

Le conflit n'est pas entre
la Chambre et le Sénat
Il est entre
la classe ouvrière
et
le capitalisme

MALGRÉ LE FRONT POPULAIRE...

La Banque triomphe !

A LA FRONTIERE DU PORT-BOU

Les provocations communistes continuent

Quand les politiciens bourgeois et stali-niens ont arraché aux anarchistes le contrôle des frontières, c'était, disaient-ils, pour « rassurer l'opinion internationale ». La vérité c'est que les agents de Staline s'assuraient sous ce prétexte, une position commode pour leur plan de réaction anti-révolutionnaire et anti-anarchiste.

Nous en citons un exemple particulièrement édifiant, qui nous a été communiqué par les intéressés eux-mêmes. Thourault et Charles Tissier, miliciens des colonnes anarchistes du Front d'Aragon, possédaient des permissions régulières pour revenir en France.

La police les dirige alors sur un personnage, sorte de commissaire politique, qui est dit-on capitaine de la brigade internationale. Les deux miliciens sont interrogés et fouillés. Leurs bagages sont perquisitionnés. On s'aperçoit alors qu'ils sont anarchistes. Ils ont dans leurs valises des livres et des brochures de Malatesta, Gaston Leval, Kropotkine, que le « capitaine » assimile tout de suite à de la propagande fasciste. Thourault a une carte des Jeunesses libertaires d'Aragon.

— Faites-moi disparaître cette saleté-là, leur dit-il. D'ailleurs, tout cela ne vaut guère mieux que le P. O. U. M. Eux et vous vous êtes des agents du fascisme.

On leur refuse alors de passer la frontière avec leurs bagages, qui sont confisqués, mais qui, leur dit-on, suivront par le train après vérification.

Cependant, tous deux sont, par le tunnel de Cerdère, reconduits à la frontière française.

C'est alors là que se place l'incident le plus caractéristique de l'affaire. Le personnage qui a mené d'un bout à l'autre leur dit d'un ton provocant :

— Maintenant si vous voulez vos bagages, revenez les chercher vous-mêmes !

Dans les valises de Thourault, il y a tout son argent — 800 francs — ses papiers d'identité, ses certificats de travail, Tissier, qui est en règle, décide de revenir en Espagne chercher les bagages.

Mais dans l'intervalle, la police a donné l'ordre d'arrêter Thourault et de fermer la frontière pour l'empêcher de sortir, car elle le croit encore en Espagne. Tissier a son retour est immédiatement conduit à la police des carabiniers, où on lui dit que quand Thourault reviendra, on l'emmènera faire un petit tour en voiture. Cet euphémisme cache une véritable menace de mort.

Seulement Thourault est maintenant en France. Force est bien à ces singuliers « antifascistes » de relâcher alors Tissier — qui est en règle.

Cette histoire que nous avons volontairement réduite à ses principaux détails, sera complète quand nous aurons dit que cet extraordinaire commissaire politique, capitaine des brigades internationales, est autre que le frère de José Diaz, secrétaire du Parti communiste espagnol.

On comprend alors le sens de ces provocations et de ces brimades. Il s'agit de pousser les anarchistes à de nouvelles extrémités. Seulement les responsables de l'affaire du 3 mai ont tort de croire qu'elle pourrait se renouveler à leur avantage.

En tous cas, qu'ils sachent bien que le chantage à la menace fasciste, qui empêche nos camarades de réagir avec la vigueur souhaitable, ne nous fera pas taire, nous, en France.

Nous les dénoncerons sans relâche !

Avril 1925 : Le Cartel des Gauches s'écroule contre le Mur d'Argentan.

6 février 1934 : Les banques déclenchent l'émeute dans la rue et, renversant le gouvernement des gauches, installent l'Union nationale au pouvoir.

Juin 1937 : Le premier gouvernement de Front populaire s'effondre à son tour, mis en demeure de céder la place à un gouvernement plus docile aux puissances financières.

Qu'on ne vienne pas nous raconter que nous nous trouvons avec le ministère Chautemps devant une seconde édition du Front populaire.

La presse bourgeoise, elle, ne s'y trompe pas : le Front populaire pour elle est mort et bien mort. Place maintenant au « Front républicain », dit *Paris-Midi*. C'est-à-dire place au Front des Banques, du Négoce et de l'Industrie.

Avec Chautemps et Georges Bonnet, la Haute Finance triomphe. Ce sont là des hommes d'ordre, au passé éprouvé, et tout à fait

capables de donner satisfaction à leurs employeurs.

Il y a certes des socialistes qui demeurent au gouvernement. Blum jouera désormais les doublures, celles qu'on montrera aux électeurs de mai 1936, pour leur faire prendre patience.

Reste aussi Dormoy (Marx) qui conserve son portefeuille de l'Intérieur. L'homme de Clichy est tout à fait à sa place ; et la bourgeoisie avec lui peut être rassurée.

Voilà donc où nous en sommes après un an de Front populaire ! De législature en législature les « expériences » de gouvernements favorables aux intérêts des petits, des modestes, des ouvriers, se transforment en autant de faillites. Car raisonnablement on ne peut pas mettre au crédit de l'action parlementaire les conquêtes sociales toutes arrachées de haute lutte par le prolétariat lui-même.

Mais tout cela nous, anarchistes, nous l'avions dit et répété à satiété. Lors des dernières élections nous avions entrepris une intense campagne pour mettre en garde les ouvriers contre les mirages de la politique parlementaire.

Mais l'illusion était tenace. Beaucoup refusaient d'ouvrir les yeux devant les expériences précédentes.

— « Cette fois ça changera », pensaient-ils.

Ce qui a changé c'est qu'ils occupèrent les usines, qu'ils opposèrent à la force patronale, leur propre force, car malgré tout ils sentaient instinctivement que c'était là le chemin de la victoire, et qu'en régime capitaliste, il n'y a pas de politique foncièrement ouvrière qui puisse s'imposer seulement par des lois et des discours.

Et ils triomphèrent.

Aujourd'hui, qu'on ne s'y trompe pas, c'est la bourgeoisie qui l'emporte.

Si le prolétariat ne veut pas voir s'accroître cette reprise de la domination bourgeoise, il est urgent qu'il en vienne aux méthodes qui lui ont si bien réussi en juin 1936 et qu'il laisse les parlementaires de toutes couleurs, à leurs salivages, et à leur impuissance.



La fin misérable de l'« Expérience Blum »

Le grand ministère de Front populaire à direction socialiste est mort comme il a vécu, comme il a de plus en plus vécu.

Misérablement. Depuis l'instauration de la « pause », depuis l'emprunt de défense nationale, souscrit comme une aumône, et à titre d'avertissement par ces trusts et ces banques qu'il avait juré d'abattre, le Gouvernement de Front populaire vivait, ou plutôt se survivait, à la petite semaine.

Le gouffre du déficit se creusait devant lui.

Le Trésor criait famine.

Le fonds d'égalisation des changes se vidait.

Tenu en laisse par le grand capital, diminué, dérisoire, Blum se débattait dans les liens qu'il avait lui-même noués, de la légalité bourgeoise.

Pris à la gorge par l'impératif financier, il n'opposait à cette forme catégorique et toute naturelle, de la coercition capitaliste que les bulletins de vote et les écharpes de députés conquis aux dernières élections législatives.

Le capital en grève, le patronat revenu de sa grande peur de l'an dernier, se souciaient peu de ces bruyantes mais platoniques incantations. Et les tentatives de compromis à coups d'impôts indirects sur le dos des pauvres, comme les petites habiletés parlementaires, les manœuvres byzantines et les acrobaties verbales, auxquelles se livrait en virtuose ce juriste et ce bourgeois libéral, plein de ces bonnes intentions sociales dont est pavé l'enfer, n'amenèrent pas dans les caisses de M. Vincent Auriol le moindre maravedis.

Comme un quelconque ministère de Cartel, comme un vulgaire Herriot, il fallait se soumettre, à fond cette fois et sans recours, ou se démettre en sauveur la face.

Très constitutionnellement, très légalement, le Sénat porta l'estocade.

Et cet homme harassé, qui avouait trouver « séduisante » l'idée d'un « départ volontaire », s'effondra.

Se qui tombe avec lui, au pied de ce mur d'argent, cimenté de tant de sang, de sueur et de larmes, ce qui tombe une fois de plus, pour renaitre, jusqu'à quand ? c'est l'illusion parlementaire où se gâche et s'engoue la force des travailleurs, c'est la faiblesse incurable, l'impuissance du réformisme légal en temps de crise et de déclin capitaliste.

Seulement, cet odieux prétexte soulève par le Führer pour abattre au bombardement de Valence et des côtes espagnoles à de quoi nous soulever de dégoût. La fausse indifférence des Etats soi-disant démocratiques n'est pas moins écoeuvrante.

Le prolétariat international, qui peut et qui doit encore parler son langage propre finira-t-il par dire son indignation du sort fait à l'Espagne et traduire cette indignation en gestes ?

Où alors n'est-il plus sûr que pour la guerre impérialiste ou pour le joug du fascisme ?

Et, quand la contraction du profit tend les antagonismes et pose entre les classes et les pays la question de force.

Ce que Blum paie d'une chute misérable, que les chefs « socialistes », « communistes » et « célestes » ont de la peine à faire admettre à bien des militants du rang déconcertés ou révoltés par tant de lâche docilité, c'est, par une fatalité qui lui est inhérente, à lui comme à tous les politiciens libéraux, d'avoir méconnu, rayé de ses calculs et de ses moyens d'action, la force ouvrière, inconsciente mais vive, qui l'avait porté au pouvoir.

Qu'on se rappelle juin 1936, les occupations d'usines, la vague de grèves qui dressait soudain des millions d'esclaves, enivrés de se retrouver des hommes, la panique de la grande bourgeoisie, la sympathie, voire l'enthousiasme des classes dites moyennes !

Quelles possibilités ne s'offraient-elles pas à un Gouvernement à direction vraiment socialiste, décidé à s'appuyer sur une pareille décharge d'énergie !

A l'intérieur, une dévaluation franche, faite à froid, dans les meilleures conditions techniques. Les premières socialisations, celle, par exemple, du trust des assurances, à laquelle la grande bourgeoisie elle-même s'attendait...

A l'extérieur, la réputation solennelle du traité de Versailles, l'édification d'une Europe économiquement et psychologiquement viable pour des années, un désarmement substantiel et l'énorme allègement budgétaire qui en eût résulté, l'extirpation de la plus puissante racine du fascisme...

Que d'occasions perdues, que de journées des dups !

Que de cortèges, de manifestations, de fêtes, de chants, de mises en scène et de serments ! Que de discours, de manifestes, d'interviews, de déclarations et de meetings

pour finalement passer la main à quelque maquignon chevronné du Parlement et recommencer avec lui l'éternel petit jeu « républicain » des ministères de « gauche » à « droite », des dosages, des combinaisons et des couleuvres à faire avaler au bon peuple !

Certes, Blum n'a pas — comme l'eût fait l'Union nationale — lancé la garde mobile contre les grévistes de juin 1936.

Certes, Blum n'a pas — comme le voulaient les « communistes », comme l'eût fait peut-être Barthou ou Herriot — joué à fond le jeu funeste de Staline dans la mêlée impérialiste.

Bien sûr, il a offert, momentanément, à la classe ouvrière une ligne de moindre résistance en occupant l'Etat bourgeois, et il n'a pas anéanti les dernières chances de paix.

Mais, avec plus d'évidence encore, ne peut-on faire valoir que les mérites, passifs sinon négatifs et qui laissent planer sur nous les plus menaces de réaction et de guerre, ont bien fait les affaires du capitalisme français ?

Blum n'a-t-il pas permis à celui-ci de contenir, puis de consolider l'offensive de ses exploités dans l'impasse du syndicalisme d'Etat, pour passer finalement à la contre-attaque de la vie chère et des « aménagements », en attendant la répression dans les usines et dans la rue ?

A grand renfort de drapeaux tricolores et de *Marseillaise*, avec la complicité de Staline et de Jouhaux, n'a-t-il pas enfin, plus fortement que jamais, attaché les organisations ouvrières françaises au char de l'impérialisme, et n'a-t-il pas, mieux que n'importe quel nationaliste professionnel, travaillé ainsi à la formation d'une prochaine Union sacrée ?

Non ! La chute de l'ex-chef du Gouvernement de Front populaire à direction socialiste, qui consommait sans doute demain sa déchéance, en qualité de sous-chef du Gouvernement de Front populaire à direction radicale, ne doit pas être déplorée par les ouvriers révolutionnaires.

L'homme qui, la veille de sa chute, dans un ultime effort pour garder le pouvoir, se vantait devant le Sénat « d'appliquer tout son effort à modifier le sentiment du pays », n'est pas des nôtres.

Son échec n'est qu'un échec de plus, à porter au compte de ce socialisme parlementaire, réformiste et impérialiste qui tua la révolution en Europe, de 1914 à 1920.

JEAN BERNIER.

L'ORDRE DU JOUR DU MEETING DU VEL' D'HIV

Le Peuple de Paris réuni au nombre de 12.000 au Velodrome d'Hiver, remercie la C.N.T. d'avoir pris l'initiative de ce grand meeting, remercie Federica Montseny et Garcia Oliver de leur éloquent et loyal exposé.

Les auditeurs manifestent leur enthousiasme sans borne pour la C.N.T. et lui font toute confiance pour poursuivre avec vigueur la lutte contre le fascisme et celle, non moins nécessaire, en faveur des réalisations sociales.

Les auditeurs, émus par les récents événements de Barcelone, saluent la mémoire des nombreux camarades de la C.N.T., de la F.A.I., et du mouvement anarchiste international qui ont été lâchement assassinés ; flétrissent leurs bourreaux et s'élèvent contre les exactions policières qui continuent ;

Les auditeurs promettent d'accroître leurs efforts de solidarité en faveur de l'Espagne ouvrière à laquelle ils ne peuvent oublier d'ailleurs que le sort de la France Proletarienne est lié ;

Ils se séparent aux cris de : VIVE LA C.N.T. VIVE LA REVOLUTION SOCIALE !

VOIR en 3^e page le compte-rendu intégral du meeting.

Leurs grands hommes

Cette semaine, la Presse, asservie aux puissances qui la soudoient, propose à notre vénération admirative deux « Grands Hommes ».

L'un vient de mourir. L'autre vit encore.

De son vivant le premier s'appelait Gaston Doumergue ; l'autre porte le nom de Franco.

Gaston Doumergue avait le sourire. Il savait donner à ce sourire une expression aussi banale que bonhomme.

C'est ce sourire qui lui a valu sa fortune politique et sa popularité.

Ministre, président du Conseil, président de la République, il a été tout ce qu'il voulait être. Et ce parlementaire falet, cet être sans personnalité, cet homme dénué de talent comme de conviction, fut bien près d'être tenu pour une sorte de « Messie », lorsque ne sachant à quel saint se vouer pour tirer le régime de la fange dans laquelle il s'était enlaidi, on eût l'idée grotesque de faire appel au « patriotisme éclairé », au « loyalisme vigilant », au « passé glorieux », aux « éminentes qualités » de cet homme d'Etat.

On n'a pas encore perdu le souvenir du lamentable *fiasco* de ce pseudo sauveur, et quand on lui fit comprendre qu'on l'avait assez vu et lorsqu'il se résigna à rentrer dans ses pénates, tout le monde convint qu'il eût mieux fait de ne pas le point quitter.

Grandeur et décadence !

Après 74 années d'existence, qui ne laissera rien derrière elle, Gastonnet vient de trépasser.

Et voici que ce politicien, aussi propre à rien que bon à tout, devient subitement le sujet d'articles nécrologiques où la diablerie s'élève à des hauteurs vertigineuses.

Ne faut-il pas que, pour donner à penser que, en dépit de son irrémédiable déchéance intellectuelle et morale, elle compte encore quelques « Grands Hommes » notre bourgeoisie républicaine et démocrate, aussi pauvre en hommes de valeur qu'elle est riche en valeurs sonnantes et trébuchantes, couvre de fleurs éclatantes et d'étincelants oripeaux le cadavre encore chaud de celui qui a été, un temps, le personnage le plus officiellement représentatif de la République et de la Démocratie françaises ?

**

Assez parlé de celui qui vient de disparaître et qu'on vient de porter en terre. Parlons, maintenant, du vivant qu'on porte aux nues.

Franco ! C'est ainsi que se nomme — O dérision ! le loyal soldat que la jeune république espagnole avait comblé de faveurs et qu'il a scellé et traité de traitement attaqué.

Franco : le fidèle défenseur du régime qu'il avait fait le serment de servir et qu'il a poignardé dans le dos ;

Franco : l'excellent patriote qui, pour briser l'héroïque résistance du peuple espagnol fait couler à flots le sang le plus pur de ses compatriotes, sous les mitrailleuses, les canons, les tanks et les avions que lui fournissent ses alliés et complices : Hitler et Mussolini ;

Franco : pris pour l'Espagne d'un amour si violent, d'une passion exclusive que, plutôt que de la supporter dans les bras de tout autre que lui-même, il est farouchement résolu à l'assassiner ;

Franco : le bourreau des vieillards, des femmes et des enfants sans défense ;

Franco : l'exécrable bandit qui, pour mener à bien ses desseins monstrueux, n'hésite pas à couvrir la péninsule de ruines, de cendres et de cadavres ;

Franco : l'étrangleur de la liberté, l'aspi-

LES BILLETS DE LA TOMBOLA SONT ÉPUIÉS

Nous disposons encore de 5.000 billets. Que chacun s'active à nous les réclamer.

Le produit de la vente a déjà donné 100.000 francs, soit la moitié seulement de ce que nous attendons. Maintenant que la quasi-totalité des billets sont en circulation, nous demandons aux camarades qui en sont détenteurs d'activer le placement et de nous en adresser aussitôt le montant.

Nous avons recueilli 130 tableaux dont nous donnerons la semaine prochaine l'énumération complète. Nous an-

nonçons aujourd'hui que l'exposition de toutes ces œuvres d'art se tiendra 6, rue de la Douane (Métro République), du samedi matin, 3 juillet, au dimanche soir 11 juillet. L'entrée sera gratuite.

Nous invitons les lecteurs du Libertaire à la visiter ; ils se rendront mieux compte ainsi du mouvement de solidarité qui porta tant d'artistes au secours des orphelins d'Espagne.

Le tirage de la tombola aura lieu le 17 septembre, au cours d'une fête qui se déroulera dans la grande salle de la Mutualité.

SEBASTIEN FAURE.

LA CURÉE DE L'ESPAGNE

Les capitalistes démocratiques ou fascistes semblent se conjurer pour organiser l'étrangement de l'Espagne ouvrière. Les incidents diplomatiques se multiplient autour d'affaires provoquées — comme celle du Deutschland — ou inventées de toutes pièces, comme celle du Leipzig.

On est à la recherche de l'élément qui fera éclater ce tonneau de poudre qu'est devenue l'Europe.

Nous sommes et nous restons des internationalistes. Nous ne marcherons pas dans la guerre, car nous savons qu'elle serait l'anéantissement de tous nos espoirs de transformation sociale sur le plan de l'humain.

Seulement, cet odieux prétexte soulève par le Führer pour abattre au bombardement de Valence et des côtes espagnoles à de quoi nous soulever de dégoût. La fausse indifférence des Etats soi-disant démocratiques n'est pas moins écoeuvrante.

Le prolétariat international, qui peut et qui doit encore parler son langage propre finira-t-il par dire son indignation du sort fait à l'Espagne et traduire cette indignation en gestes ?

Où alors n'est-il plus sûr que pour la guerre impérialiste ou pour le joug du fascisme ?

AU VÉLODROME D'HIVER

La C.N.T. devant le peuple de Paris

Ce que fut le meeting

par Emilienne DURRUTI

DISCOURS DE GARCIA OLIVER

Voici une traduction scrupuleuse du discours de Garcia Oliver, sinon dans tous ses détails, du moins dans les passages les plus substantiels de son exposé.

Le militant de la C. N. T. adresse tout d'abord quelques mots en français aux 12.000 parisiens qui l'écoutent, pour protester au nom de son organisation contre l'odieuse assassinat des frères Rosselli, antifascistes italiens bien connus pour leur droiture et leur haine profonde du fascisme.

Puis, s'exprimant en espagnol, il dit :

Pour comprendre la situation actuelle du mouvement anarcho-sindicaliste en Espagne, ainsi que la position de la C. N. T., il convient de tracer les grandes lignes de l'histoire de la C. N. T. jusqu'au jour du soulèvement militaire fasciste.

Anciennement l'Espagne était un pays sans mouvement politique et sans mouvement syndical ; il n'existait aucun grand parti ni aucune grande organisation syndicale ouvrière. L'U.G.T. n'était qu'un ensemble de petites sociétés ouvrières à caractère strictement corporatif.

En dehors de l'U. G. T., il existait d'autres petites sociétés ouvrières disséminées dans toute l'Espagne et plus particulièrement en Catalogne, influencées par les éléments anarchistes. En 1911, les anarchistes se décidèrent à grouper ces sociétés en une centrale nationale. La C.N.T. naquit. Notre organisation, qui dirigea quelques grandes grèves ne s'affirma réellement aux yeux des travailleurs qu'en 1914. A cette époque, la situation en Espagne permit, après une préparation révolutionnaire, le déclenchement d'un mouvement auquel participèrent l'U.G.T., la C.N.T. et les anarchistes.

L'Espagne était une nation tout à fait arriérée offrant presque les caractéristiques des nations africaines ; la monarchie, bien que constitutionnelle, gouvernait en s'appuyant sur les militaires et le haut clergé, exerçant un pouvoir tyrannique et abrutissant sur le peuple. L'armée, malgré la faiblesse de ses effectifs et son manque d'organisation avait à sa tête une camarilla de généraux qui entourait le roi et qui, en fait, exerçait le pouvoir.

Malheureusement l'avènement de la République en Espagne peut se considérer comme le premier pas vers la dictature fasciste, dix fois plus violente que la dictature de Primo de Rivera. Les politiciens de la dictature se retrouvèrent sous la République et ils arrêtèrent l'élan révolutionnaire des masses. Nous les trouvons maintenant dans les rangs des fascistes. La République laissait intact le système d'exploitation antérieur ainsi que l'appareil de coercition. La Justice était toujours au service exclusif d'un pouvoir entièrement dominé par le clergé, lequel conservait tous ses privilèges et prérogatives.

C'est alors que la C.N.T. commença une action révolutionnaire qui tendait à l'épuration des cadres administratifs ; mais, on ne voulut pas nous comprendre. Bien au contraire, les dirigeants de la République, loin d'éliminer les éléments réactionnaires, s'acharnèrent sur la C.N.T. ; on retrouva également une grosse partie des éléments en question dans les rangs du fascisme. Les résultats de la tactique gouvernementale furent tels que, deux ans après, les droites prenaient le pouvoir. La surprise des partis de gauche fut immense ; cependant, elle ne les incita nullement à entreprendre une lutte efficace ; seule la C.N.T. une fois de plus, l'entreprit mais personne ne l'aide. Tout le monde a encore présent à l'esprit les douloureuses péripéties de cette lutte. La C.N.T. s'organisa pour livrer la lutte dans des conditions plus favorables. Dix mois plus tard, des partis politiques se décidèrent à entamer le combat et partout où ce combat revêtit un caractère révolutionnaire, la C.N.T. y participa. Ce fut alors le drame des Asturies. Après l'échec de ce mouvement, la réaction fut plus féroce que jamais, englobant anarchistes et socialistes. Dès lors les fascistes travaillèrent ouvertement à la réalisation de leur plan d'agression et de domination des partis, cependant que le prolétariat, si durement frappé, s'élevait davantage chaque jour à la conscience de la lutte révolutionnaire. La C.N.T. était partisan d'un mouvement révolutionnaire entrepris par tous les éléments qui devaient former le front populaire ; mais, les chefs de ces éléments pensaient que la question serait résolue par une simple consultation électorale.

Cependant, les militants de la C.N.T. dont la maturité politique s'affirmait, ne partageaient pas les illusions des chefs politiques ; ils conseillèrent aux ouvriers, votants ou non, de se préparer aux luttes révolutionnaires car ils avaient nettement perçu que l'avenir immédiat de l'Espagne serait profondément troublé. En effet, quel que fut le résultat de la consultation électorale, l'un ou l'autre parti devait s'insurger contre l'opération qui le privait du pouvoir.

Le soulèvement fasciste

Nos prévisions se confirmèrent de point en point ; au 17 juillet, le fascisme se levait en armes. L'émotion du prolétariat fut indescriptible. Le gouvernement qui n'ignorait rien de la préparation fasciste n'aurait pu faire avorter le plan ; mais il avait laissé en place tous les animateurs du mouvement sentinels ; faute donc les conséquences se font sentir toujours plus douloureusement, mais faute voulue, car le gouvernement républicain craignait autant l'élan révolutionnaire des masses que les attaques fascistes.

Lâcheté et hésitation, telles sont les caractéristiques du gouvernement démocratique bourgeois ; de cet état d'indécision, le fascisme sut tirer le plus grand profit, car il ne rencontra jamais de résistance sé-

L'intense curiosité qui amena cette foule nombreuse au Vel d'Hiv ne fut pas due, Garcia Oliver et Federica Montseny, militants de premier plan de la Confédération Nationale du Travail, parlèrent au peuple de Paris avec toute la sincérité, toute la loyauté qui furent la règle de toute leur vie. Et malgré le remous qui se produisit dans l'immense salle par suite de quelques cris émanant d'un petit groupe de sectaires, petit groupe qui n'arrivait pas à la douzaine, ce fut dans un silence imposant que Garcia Oliver et Federica Montseny purent exposer les raisons qui guident la C. N. T. à faire abstraction de certains principes.

Ni l'un ni l'autre ne cherchèrent à justifier ce que d'aucuns nomment leur « trahison » ; ils accomplirent la mission que leur confia le Comité National de la C. N. T. Leur gestion au ministère Caballero fut toujours en complète harmonie avec les

directives générales de l'organisation et s'il y a des critiques à faire, c'est à la C. N. T. en entier qu'il faut les adresser, et non à quelques-uns de ses ministres circonstanciels, qui ne furent que des militants disciplinés et conscients de la lourde tâche qu'on leur confiait.

Il est normal que tout le monde ne soit pas d'accord sur la collaboration gouvernementale de la C. N. T. ; les « purs », dis-je, se refusent à apporter leur solidarité et leur appui à une organisation ouvrière qui ne voulant pas mourir sous les coups des policiers, a dû entrer dans le front antifasciste et se plier à une discipline de fer pour vaincre les hordes de Franco.

De quoi accuse-t-on la C. N. T. ? D'avoir commis des erreurs ? Comme s'il était possible de guider la révolution et la guerre civile sur un chemin tout droit, sans courbes et sans précipices, au milieu d'une des plus formidables convulsions de l'histoire des peuples ? Il faut être borné ou de mauvaise foi pour ne pas reconnaître cette réalité.

Mais passons aux discours de nos deux camarades ; car, pour moi, ce ne sont pas des « ex-ministres », mais des camarades qui, le 19 juillet, se battaient héroïquement dans les rues de Barcelone (Federica Montseny était aux côtés de ses camarades sur les barricades, et Garcia Oliver, est-il besoin de le rappeler, vit tomber à ses pieds notre cher Ascaso devant la caserne de Atarazanas). Pour moi, leur passage au ministère n'est qu'une étape de leur carrière de militants qui ne laissa d'ailleurs aucune trace de « réformisme » dans leur nature bien trempée. Ils auraient mieux aimé voir se réaliser notre rêve à tous ; ils auraient mis plus de cœur, plus d'enthousiasme à l'implantation du communisme libertaire.

Par notre collaboration au gouvernement, nous pûmes éviter la déroute complète, en créant une force populaire puissamment organisée et prête à l'offensive.

Nous pouvions ainsi normaliser la vie économique du pays autant qu'il soit possible dans une nation en guerre et en révolution.

Tout à coup, les partis politiques se manifestèrent contre l'ingérence syndicale dans le gouvernement espagnol. Ils mirent tout en œuvre pour nous éloigner du gouvernement parce qu'ils se rendaient compte que non seulement nous collaborions efficacement dans la lutte contre le fascisme, mais surtout nous travaillions à consolider les conquêtes économiques et sociales du prolétariat.

Nous dûmes abandonner le ministère. Une fois de plus la C. N. T. se trouvait placée devant le dilemme : ou se lancer dans un mouvement totalitaire ou faire un suprême effort pour instaurer une démocratie des plus avancées.

En Catalogne aussi, nos camarades trouvèrent la même situation, lorsque, en réponse à la provocation des éléments politiques du mois de mai dernier, ils se lancèrent dans une lutte de résistance, ils durent se décider pour ou contre un mouvement totalitaire.

Il est clair que si nous l'avions voulu, ce mouvement de défense se serait transformé en mouvement purement libertaire. Oui mais, cela aurait provoqué deux problèmes de grande gravité :

1° La propagation du mouvement dans tout le reste de l'Espagne antifasciste ; 2° la lutte dans les tranchées entre les différents secteurs antifascistes.

Les factieux auraient sans nul doute profité de ces circonstances pour rompre toutes les lignes de résistance.

Dans le cas où le communisme libertaire aurait triomphé, il eût été écrasé en peu de temps par l'intervention des puissances capitalistes et démocratiques.

La C. N. T. expression majoritaire des masses populaires espagnoles se transformait en instrument gouvernemental renonçant délibérément et provisoirement à ses idées fondamentales afin de ne pas trahir la responsabilité historique qui lui incombait et parce qu'il lui était impossible d'avoir recours à la dictature.

Perspectives

L'avenir de l'Espagne se présente donc sous les meilleurs couleurs si des forces supérieures à notre volonté ne nous arrêtent pas en chemin.

La C. N. T. et l'U. G. T. représentent positivement la totalité des forces ouvrières et seront la pierre sur laquelle se construira la nouvelle démocratie ouvrière.

La C. N. T. et l'U. G. T. sont équitables de tous les partis politiques, lesquels tendent à leur élimination.

Les deux centrales syndicales exigent donc leur place dans la direction du pays, en dehors de toute dictature pour lutter d'abord contre le fascisme et ensuite établir une démocratie ouvrière où chacun aura le droit d'exprimer ses opinions et pour exiger sa place dans la vie économique et politique du pays.

Nous croyons interpréter l'anarchisme dans sa plus pure essence.

En tant qu'anarchistes nous avons toujours préféré combattre au sein d'une démocratie bourgeoise que dans un gouvernement dictatorial ou totalitaire.

Par conséquent, ce qui importe, c'est de faire évoluer la conception de la démocratie et la convertir en une réalité vivante, ce qu'elle n'a jamais été.

Nous ne doutons pas que le jour arrivera où nous pourrions réaliser tout notre idéal, mais quand ? Lorsque nos idées auront pénétré complètement les masses populaires et s'imposeront d'elles-mêmes.

DISCOURS DE FEDERICA MONTSENY

Parmi le public si nombreux accouru ce soir pour écouter la voix de la C. N. T., il y a des hommes qui se disent des anarchistes et qui ont le triste courage de nous injurier pour ce que nous avons fait en Espagne, alors que les avions allemands et italiens massacraient la population civile, alors que de vieillards tombent tous les jours sous la mitraille fasciste et que l'Espagne est menacée d'anéantissement complet.

Sans doute, nous avons commis des erreurs ; qui, dans des circonstances aussi tragiques, n'en aurait pas fait ?

Camarades, l'heure n'est pas à la théorie ; pour toutes les consciences libres du monde, il n'existe présentement qu'un seul ennemi : le fascisme. Il a triomphé en Allemagne, en Italie et, dans une certaine mesure, en Autriche ; il menace de s'étendre à toute l'Europe. Aujourd'hui, il a choisi comme champ d'expérience notre malheureuse Espagne qui se bat farouchement, seule, complètement seule, devant la coalition monstrueuse du fascisme international.

Les difficultés

Au milieu de l'indifférence criminelle du prolétariat international, les antifascistes espagnols, mal armés et mal organisés ont fait preuve d'une volonté surhumaine, d'un esprit de sacrifice sans pareil pour vaincre le fascisme.

Nous avons lutté au milieu d'énormes difficultés ; nous manquions de tout : d'armes, de munitions, de techniciens. Et nous avons dû faire des prodiges pour maintenir coûte que coûte l'unité antifasciste ; il était plus intéressant pour nous de grouper sous notre « drapeau » tous les prolétaires du monde que de réaliser nos aspirations personnelles en Espagne. Car si le fascisme triomphait en Espagne, ce serait immédiatement la guerre. Il faut que les ouvriers français, anglais et belges se pénètrent de cette implacable vérité.

Au contraire, si nous arrivons à vaincre le fascisme en Espagne, c'est un coup mortel porté à la dictature d'Hitler et de Mussolini et la menace de guerre s'estompe.

Et c'est pourquoi, camarades français nous avons refoulé au fond de nous-mêmes nos aspirations d'anarchistes cent pour cent, comme le disait si bien Garcia Oliver pour ne viser que la destruction du fascisme, chez nous et cela, je le répète, au milieu de l'indifférence générale, malgré la lâcheté de la démocratie européenne et bien que le prolétariat espagnol fût lié au prolétariat mondial par les liens des Internationales ouvrières. Certes, notre tragédie a éveillé la pitié universelle ; on nous a plaint publiquement ; on nous a envoyé des médicaments pour nos blessés, du chocolat pour nos enfants. Nous n'oublions pas cela, mais nous aurions préféré une aide plus efficace, nous attendions des armes, des avions pour abattre le fascisme assassin !

C'est au cœur et au cerveau du monde que nous parlons. Nous luttons non seulement pour la libération de notre peuple, mais pour nos frères prolétaires du monde. Dans cette lutte gigantesque, nous avons été aidés par des milliers de révolutionnaires étrangers, des antifascistes internationaux qui moururent dans nos rangs, aux côtés des miliciens espagnols et c'est avec une émotion profonde que nous saluons ici leur geste symbolique.

Si le capitalisme, la bourgeoisie s'abritent derrière des régimes de force pour sauver leurs intérêts menacés, il faut que tous les ouvriers du monde, pour faire face à cette coalition se groupent eux aussi en un seul bloc pour résister efficacement à cette formule moderne de toutes les forces réactionnaires : le fascisme.

L'Unité ouvrière

On a beaucoup parlé des projets d'unité entre la C. N. T. et l'U. G. T. Il est vrai que les deux grandes centrales espagnoles, qui groupent la grande masse ouvrière, anarchiste la première, marxiste la seconde, cherchent à réaliser l'idéal de la 1^{re} internationale : l'union de tous les travailleurs contre leurs exploitateurs.

Et c'est cette unité que nous prêchons. Nous ne nous perdons pas dans le domaine de la théorie ; il est trop facile, en effet, de fuir les responsabilités de l'heure en cherchant dans nos livres la justification de l'inaction ; il est trop facile de se retrancher derrière l'affirmation de tel ou tel théoricien pour dire « non, nous ne pouvons pas agir ainsi ». Il est bien plus pénible, mais bien plus courageux de regarder la vie en face et de réagir selon la réalité du moment.

L'Espagne vit actuellement une formidable expérience révolutionnaire. Nous autres, anarchistes, antimilitaristes de toute la vie, nous avons dû nous mettre à la tête du peuple armé, créer les milices antifascistes, nous militariser, enfin. Notre Durruti lui-même fut le premier à reconnaître que si nous n'organisions pas militairement la guerre, nous ne résisterions pas à la supériorité de l'ennemi et serions vaincus.

C'est grâce à notre préparation militaire, à notre forte organisation, que nous pûmes barrer la route aux fascistes aux portes de Madrid. Si nous n'avions eu que les troupes de Mola et de Franco devant nous, nous les aurions vaincus dès les premiers mois. Mais en face des 40.000 italiens du front de Madrid ; en face de la formidable aviation allemande, l'héroïsme et l'enthousiasme ne suffisaient plus ; il fallait répondre par une organisation militaire tout au moins égale à celle de l'ennemi et imposer une certaine discipline, douloureuse mais indispensable, pour empêcher la débâcle.

Dans le domaine social, nous avons compris également qu'il nous fallait un programme de réalisations économiques immédiates et avons créé le Conseil d'Economie. Nous nous sommes attachés aux problèmes fondamentaux de la production et de la répartition et, à encore, nous nous sommes heurtés à des difficultés considérables mais, une fois de plus, les anarchistes surent prouver au monde qu'ils étaient capables de construire une nouvelle économie. Le contrôle ouvrier est entre les mains des travailleurs de l'U.G.T. et de la C.N.T., voilà notre véritable force.

Parmi les plus grandes difficultés que nous avons trouvées sur notre chemin, la sourde opposition de certains éléments politiques hostiles à notre œuvre de redressement social compte au premier plan. Malgré tout, nous avons fait tout ce qu'il était humainement possible de faire.

Un autre problème d'extrême gravité : celui de l'arrière... Dès les premiers jours, nous avons considéré que les anciennes forces de réaction devaient disparaître pour toujours. Après avoir éliminé les ennemis déclarés de la révolution, nous avons transformé les cadres des forces qui restèrent loyales et qui combattirent aux côtés du peuple le 19 juillet ; nous avons donné à toutes les forces populaires une représentation proportionnelle afin d'éviter toute nouvelle tentative de conspiration fasciste.

En politique extérieure, notre position est aussi nette que les premiers jours. Notre ambition est de démontrer au prolétariat international, par des réalisations pratiques par quels moyens il pourra arriver à diriger l'économie d'un pays, sans avoir recours aux partis politiques qui se croient éternellement prédestinés à diriger les peuples.

La solidarité internationale

Je fais un grand effort pour vous parler français et je comprends que vous êtes fatigués ; pourtant, je ne voudrais pas vous quitter sans vous dire avec quel espoir, avec quelle foi nous sommes venus vous parler de l'Espagne. Je me demande parfois si le monde est encore capable de sensibilité. Si cette sensibilité n'est pas morte, si la dignité humaine n'est pas vaincue, si la lutte pour la solidarité internationale se manifeste envers notre malheureux pays. Regardez Bilbao : il tombera sûrement aux mains des hordes fascistes. Les avions allemands s'acharnent contre la population civile terrifiée qui s'enfuit vers Santander ; les femmes tombent avec leurs petits dans leurs bras. Et devant ces spectacles d'horreur, le monde ne trouve que des mots de vague pitié « pauvre Bilbao » comme on disait autrefois « pauvre Abyssinie » !

Ce n'est pas suffisant, camarades ! Il y a un siècle et demi, vous avez proclamé les droits de l'homme, eh bien, si vous ne vous en souvenez plus, nous nous en souvenons nous, et en nous sauvant de la barbarie fasciste, nous vous sauverons aussi, malgré vous !

Vous qui avez vécu les horreurs de la guerre européenne, dites-vous bien que nous avons vu plus de monstruosités pendant ces dix mois de guerre civile que vous avez pu en voir pendant quatre ans. Et pourtant, le peuple espagnol ne faiblit pas. C'est qu'il est entraîné depuis longtemps aux horreurs de la guerre. Rappelez-vous la tragédie des Asturies, en octobre 1934. L'héroïsme est devenu chez nous force de loi et nous sommes disposés à mourir plutôt que de permettre le triomphe du fascisme.

Mais comme toutes mes paroles sonnent faux ici, dans ce Paris tranquille et satisfait ; vous avez le métro à la porte, qui vous conduira à votre paisible foyer ; alors que le métro à Madrid n'est plus que le lamentable refuge, bien incertain, d'ailleurs, des milliers de femmes et de gosses affamés, fous de terreur. Et pourtant, les femmes madrilènes se refusent à abandonner leur ville ; elles veulent aider de toutes leurs forces les braves miliciens qui les défendent contre l'avance des factieux. Et les gosses de Bilbao ? Savez-vous ce qu'ils nous disent ? Qu'ils préfèrent mourir à côté de leur famille plutôt que de se résigner à l'exil. Et ce n'est pas là de la vaine littérature ; c'est l'expression même du tranquille héroïsme de tout un peuple qui défend farouchement sa liberté.

On ramasse les morts ; on sèche le sang et on va au cinéma... De l'inconscience, direz-vous ? Tout le contraire... C'est le mépris de la mort, le sentiment profond du devoir qui domine la douleur ; le sacrifice est une chose normale et c'est là une terrible leçon de courage que l'Espagne donne au monde « civilisé ».

Je vous demande de nous comprendre, de nous aimer avant de nous juger.

Nous continuerons la lutte sans merci et j'espère que nous vaincrons. Nous luttons avec toutes nos forces, avec tous nos moyens ; mais si nous devons succomber, le prolétariat international, par sa passivité, aurait contribué à l'écrasement de tout un peuple.

Prolétaires de tous les pays, antifascistes du monde, notre cause est la vôtre, ne l'oubliez pas !

Puis le meeting se clôture par la lecture de l'ordre du jour publié en 1^{re} page.

ÉCRIVAINS DE GAUCHE

Il paraît que nous avons des guides, nous autres gens de la plèbe, de grands frères intelligents qui devaient se tenir par la main pour former une chaîne indissoluble, un bataillon compact groupé autour du drapeau prolétarien. Mais la chaîne est brisée, les mains deviennent des poings fermés qui se tendent vers le frère d'armes. Le grand emblème, tiraillé à droite, tiraillé à gauche, se déchire en morceaux dont chacun rallie une poignée d'individus mortellement opposés aux autres.

C'est à vous que je m'adresse, Messieurs de l'élite, à vous, les aristocrates de la pensée, les gardiens de la doctrine, les postillons du verbe. Savez-vous que vous nous donnez une belle image de panier à crabes ? Ça, une équipe de conducteurs d'hommes ? Ça, la pointe avancée de la pensée prolétarienne, ça les prophètes de notre mission historique ?

Allons donc !

Moi, écrivain de gauche. Empoignons le stylo dont la dorure est plus ou moins estampillée. Bon. Papier. Bon. Je ponde, tu ponde, il ponde. A nous ! Un coup de patte dédaigneux aux uns, une bourrade aux autres. Et je t'empoigne le prolétariat comme un merlin pour en fendre le crâne de l'apostat, et je te déchire le renégat au nom du populo-laminoir. La phrase a du nombre, de l'ampleur, de la force. L'argument pique, griffe ou mord. L'adverbe est méprisant, l'épithète égratigne, la virgule sabre, le point se pose en coup de massue définitif. Signé : Canrobert. Bon dieu, que me voilà un grand homme. Moi qui éjacule l'encre du génie dans la matrice de la postérité !

Qui est Moi ? C'est tous !

A vous l'honneur, fidèles piliers de la Troisième, car vraiment cela vous est dû ! Toi, Vaillant, tu engrais, ton masque porte les bouffissures du renfermé, de la claustrophobie, de la foi monacale. Tu seras bientôt mûr pour jouer les grands inquisiteurs, les Torquemada, les Ignace de Loyola, les Luther... les Staline. Pour servir l'esprit ? Ecoute les saints, comme ils le servent bien parfois, quand ils insultent de Brouckère, quand ils jouent la comédie des procès de Moscou, quand ils parlent du manque de talent de Gide après l'avoir sacré grand écrivain.

Et vous tous, les Aragon, J.-R. Bloch, Nizan et Cie dites-le donc, mais dites-le donc enfin ce que vous pensez des pages de Victor Serge ! C'est vrai, la *Pravda* n'en a pas encore livré la clé !

Et vous êtes déjà fin prêts, clercs obéissants lachement au timonier, tout cul dehors pour recevoir la caresse de la semelle à clous, à faire alterner vos chants avec ceux du clergé russe :

Les constellations penchées au firmament,
Les hommes et les usines
Sont auréolés par la grandeur de Staline (1).

Comme l'écrit après cela Rolland, « Staline est l'ennemi le plus irréductible de la présomption et de la vantardise ».

« Et toi, Romain Rolland, te contenteras-tu de ces balbutiements incohérents, de ces courtes explications, sans justification, de ces courts communiqués officiels qui semblent le message d'un hypnotisé. La grandeur était faite de notre respect, mais nous ne savons plus si tu vis encore, libre esprit, prophète qui savait ne pas accepter, intelligence lucide qui ne se payait pas de mots et de formules. Viens donc nous montrer, à nous pleins d'amour pour ton œuvre, mais qui commençons à nous étonner de ton approbation au culte nouveau, viens donc nous montrer si le parchemin de tes lettres de noblesse ne commence pas à jaunir, à se couvrir de chûres de mouches. C'est au nom de Jean-Christophe, c'est en celui d'Annette que nous te demandons, que nous te sommions de répondre, car tu leur appartiens bien plus qu'à toi-même, ce toi-même qui n'obéit plus qu'à la fée Lillulu. Tu ne répondras pas, tu ne réponds plus, tu ne sais plus qu'opiner du chef, et nous allons bientôt poser sur toi la pierre tombale de l'oubli. M'entends-tu, seulement ? Il paraît que tu n'entends plus, il paraît qu'on t'a bouché les oreilles à la cire, vieille âme qu'on avait cru éternellement jeune, image lumineuse qui se couvre d'un voile.

Et tous les autres !

Martinet traite Pierre Scize de spécialiste de la diffamation.

Pierre Scize lui rend la pareille, c'est trop humain pour le blâmer, mais ne trouve-t-il pas ridicule de consacrer tant de place à la pèderie du Gide et si peu à réfuter Martinet, ne croit-il pas avoir fait preuve d'un pharisaïsme bien voyant, d'un secret désir d'éclabousser le vieil homme en écrivant sa première charge ?

Gide, lui, après avoir envoyé un télégramme à la *Pravda* sur « l'inoubliable patrie socialiste », se dépêche d'aller dire ses quatre vérités à l'U.R.S.S.

Belle suite dans les idées !

Là-bas, dans sa tranquille solitude très bucolique et Ranz des Vaches, le poétique Ramuz témoigne un tranquille mépris aux marxistes, dont peu lui chaut que la base russe soit la plus pur idéalisme.

Céline crache sur tout, c'est plus facile. Et tous de se pincer, de se déchirer, de se mordre ! Le panier aux crabes, je vous dis !

Il ne s'en trouvera donc pas un parmi vous, dans le chenil sonore, qui clamera soudain au-dessus des abus d'écrits pour vous rappeler à tous la propreté du créateur, la liberté de l'être, le respect de l'espèce ? Un Diogène libre de toute chaîne, de toute amitié, de toute coterie, qui flagellera la scorpion antique, les épidermes blêmes où ne circule plus le sang pourpre des hommes, qui fustigera « sans colère et sans haine » les conformismes, les vantardises, les auto-adorations d'un nombril mal coupé, mais aussi les lâchetés, les renoncements, les lavages de main à la Ponce Pilate ?

Celui qui vous parle ainsi, messieurs les hommes de bonne volonté et de petits « oulors », est un spectateur de vos combats qui compte avec rage l'asservissement de l'esprit à la politique chez les uns, le personnalisme bête et criminel chez les autres, le désintéressement enfin chez les meilleurs. Il s'est détaché de la masse, pour vous parler d'elle, pour vous dire qu'elle vaut mieux que vous, mieux que toi, Céline, moraliste tradition-

nel, pour vous crier que vous fomentez, que vous continuez, que vous amplifiez seulement la grande trahison des élites.

Car, pendant que vous chicaniez, que vous discutiez, que vous polémiquiez à l'infini, pendant que vous encensez les puissances futures, pendant que vous coupez les cheveux en quatre pour vous en tresser des portemédailles, pendant que vous bataillez entre vous, spadassins de la plume, mitrailleurs de la machine à écrire vous trahissez le corps social dont vous êtes l'intelligence, vous trahissez l'homme, vous trahissez le peuple.

Ce brave populo bébé ! Comme il avance inlassablement de son trot un peu lourd, un peu poussif mais obstiné, alléché par la carotte qu'on fait sautiller devant son museau. Et toujours se renouvelle l'image hallucinante, l'attelage tiré par la brave bête solide, saine, loyale, pas fûtée, et, juché sur le faite, le conducteur malingre mais rusé qui agite l'appât. L'animal a confiance. Son ancien possesseur l'éperonnait jusqu'aux entrailles, le cravachait jusqu'au sang ; celui-ci, tout neuf et respectueux de sa monture, la flatte de la main, agite la carotte, lui en laisse sucopter la pointe, quelquefois. Quel bon goût de crudité, quel parfum annonciateur d'un festin futur ! Mais déjà on voit scintiller l'éclat des éperons, la main du conducteur trop gourmande et veut réellement savourer le rouge légume. Eh quoi ? Plus de parade, plus de panache, plus de chevauchées glorieuses ? Attends, bête, on va bien te montrer que tu n'es qu'une bête et destinée, c'est ton sort, à la boucherie hippocratique !

Moraliste traditionnel, vous-même, me répondrait Céline. C'est possible, et pas plus fier pour cela. Mais avant tout angoissé pour l'attelage, que le cavalier mène à l'abîme ! Car vous ne comprenez donc pas, vous, les défenseurs du stalinisme, que votre retour aux grands conformismes d'une société qui s'écroule vous conduira au même échec ? Et vous tous, les écrivains, les penseurs qui vous confinez dans les querelles de boutique, dans la guerre des paperasses, des coteries, des chapelles, ne comprenez-vous pas que le désespoir des masses, né de trahisons futures par vous préparées, sera le signal d'un immense chaos qui les précipitera, d'une ruée sauvage, vers les élites qui auront failli à leur mission, car il y en aura bien quelques-uns à la crier, à dénoncer, à faire faillite, à désigner à la vengeance des hommes les guides spirituels indignes, leur destin que vous êtes en train de devenir.

ANDRÉ MAHE

Ex-secrétaire de la cellule communiste de Nemours.

LA VOIX DES CHOMEURS

LA REPUBLIQUE DES GRENOUILLES

La République des grenouilles est, en soi, l'Etat-Héron à de plus en plus fâim ! Ne vient-il pas de demander aux marins-pêcheurs du Parlement les pleins-pouvoirs qui lui sont nécessaires pour pêcher les milliards qui constituent son habituelle nourriture et qui représentent, en fait, l'existence de millions de grenouilles de toutes catégories.

« Il faut jeter en pâture les deux cents familles de grenouilles dorées », croasse la tribu de grenouilles nacos aux autres tribus assemblées dans le marais du Front Populaire.

Aussitôt les grenouilles menacées s'entourent vers des rives plus sûres.

« Eh quoi ! clame le nouveau l'Etat-Héron, je ne saurais attendre davantage, il faut que je mange, arrangez-vous ! »

« Nous vous offrons de participer à votre gouvernement », répondent en chœur les délégués de la tribu des grenouilles nacos. « Nous vous aiderons à débarrasser votre Empire de toutes les tribus crapuleuses, nous n'en avons jamais voulu reconnaître votre souveraineté et dont la fécondité s'avère dangereuse pour notre race. Nos délégués syndicaux exigeront un meilleur rendement des salariés et s'efforceront de leur inculquer les grands principes de la méthode employée dans les marais de Stakhanov. Notre peuple produira et reproduira afin que les dirigeants puissent s'emplir la panse comme il convient et nous supprimerons sans merci tous ceux qui n'accepteront pas de sacrifier au Culte de la Patrie et des Sublimes Chefs. Nous instituerons des tribunaux spéciaux que nous ferons présider par des juges venus de Moscou. Nous supprimerons le chômage par l'insatiable travail de grands travaux forcés et nous accorderons aux vieux travailleurs que nous adresseront des « suppliques » l'assurance de notre sollicitude bienveillante sous forme de discours élogieux et de paroles réconfortantes. C'est ainsi que se règle la question sociale dans la République des Grenouilles ! »

Notre République vit dans les eaux troubles des marais. Elle subit depuis sa naissance de multiples transformations. Les grenouilles passent leur temps à s'assembler dans vastes meetings où les plus fortes en gueule d'entre elles croassent des discours à la Lune d'Or qui les regarde ironiquement. Elles se pèchent avec un petit morceau de tissu rouge. Les grenouilles sont des animaux stupides.

H. Gouffroy.

Le Comité des chômeurs du 9^e arrondissement, réuni en assemblée générale le vendredi 18 juin 1937, après avoir eu connaissance de la décision prise par le Comité régional du bâtiment de la Région parisienne de cesser le travail le 21 juin prochain, lui apporte son salut fraternel et la marque de son entière solidarité. Il espère que cette décision sera le point de départ d'un mouvement définitif qui se traduira par l'action coordonnée des organisations ouvrières et paysannes pour la conquête totale du pouvoir économique, conduite réalisable immédiatement par l'exploitation directe de toute la production et la répartition intégrale des produits.

Vive la Révolution sociale !

Le Comité.

Patronage Ouvrier du Livre

Le 2 juillet à 20 h. 30, 54, avenue Mathurin-Moreau.

GRANDE FETE DE SOLIDARITE

AU PROFIT DES ORPHELINS D'ESPAGNE

Organisée par les

PUPILLES DU PATRONAGE OUVRIER

avec le concours de

Charles d'Avray, dans ses œuvres et Henri Guérin, dans les œuvres de Gaston Couté.

Entrée : 3 francs.

Réunions et Conférences de la semaine

Jeudi 24 juin

AUBERVILLIERS, à 20 h. 30, salle Goubert, rue des Postes.

REUNION PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE L'ANARCHISME

Orateurs : Frémont, Barzangette, Goudry.

PARIS-19^e, à 20 heures 30, salle Fougère, 158 bis, Rue de Flandres.

REUNION PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

LA PATRIE, CE MENSONGE par A. Patorni

MONTREUIL, J. A. C., à 20 h. 30, boulevard Théophile-Sueur.

REUNION PUBLIQUE L'AMNISTIE TOTALE

Orateurs : Ridel, Goudry.

Vendredi 25 juin

PARIS XVIII^e à 20 heures 30, salle du Petit Trou, rue de la Chapelle.

REUNION PUBLIQUE L'ANARCHIE : SES BUTS, SES MOYENS

Orateurs : Frémont, Ringas.

A l'issue de la réunion, constitution du groupe La Chapelle-Goutte d'Or.

VERSAILLES, Salle Blaveau, 3, place de l'Ouest, à 21 heures.

REUNION PUBLIQUE L'ORGANISATION

DE LA COMMUNE LIBERTAIRE

Orateur : Moncade.

Samedi 26 juin

BONDY - PAVILLONS-SOUS-BOIS, Café de la Prévoyance, allée de la Prévoyance (La Fourche), à Bondy.

REUNION PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE L'ANARCHISME

Orateurs : Goudry, Ringas, Frémont.

Lundi 28 juin

IX^e, à 21 heures, Café « Au Cadet », métro Cadet.

REUNION PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

CONTRE LA MILITARISATION DE LA JEUNESSE

Orateurs : Goudry, Ringas, Delage.

Mercredi 30 juin

III^e et IV^e J. A. C., à 20 h. 30, 44, rue des Archives.

REUNION PUBLIQUE LES ANARCHISTES FACE A LA GUERRE QUI VIENT

Orateurs : Frémont, Ringas, Barzangette.

LE P. O. U. M. EST TRAQUÉ

La colonisation de l'Espagne gouvernementale se poursuit. Par tous les moyens les agents russes cherchent à se débarrasser de leurs adversaires révolutionnaires. Il ne peut s'agir aujourd'hui de discuter tactique ou mots d'ordre ; nous avons le devoir de nous solidariser avec ceux qui sont frappés par le tsar Staline, avec tous ceux qui restent des révolutionnaires.

Après une campagne de presse intense où la multitude des feuilles communistes ou « sympathisantes » donneront à fond, demandant la dissolution du P. O. U. M. et sa mise hors la loi, les premières mesures pratiques viennent d'être prises et leur caractère dépasse tout ce qu'on pouvait imaginer.

Sous l'inculpation d'espionnage et de sabotage contre-révolutionnaire en faveur de Franco, les militants du P. O. U. M. sont arrêtés, poursuivis, emprisonnés.

Le parti est mis dans l'illégalité, ses locaux sont saisis et le drapeau tricolore arboré. L'Institut Maurin est également fermé. La « Batalla » est supprimée, son local occupé.

Le Secours Rouge du P. O. U. M. est interdit, ce qui rend impossible le travail de solidarité en faveur des emprisonnés et leur soutien matériel ou juridique. Un millier d'arrestations ont été opérées et parmi elles beaucoup d'étrangers. En plus d'adhérents du P. O. U. M. des membres de la C. N. T. F. A. I. sont également arrêtés.

Le projet officiel serait de faire juger le procès en bloc à Madrid sous la loi martiale et loin des provinces révolutionnaires. André Nin, arrêté mardi dernier à 1 heure a été transféré à Carthagène, et au moment de mettre en pages, nous apprenons que le bruit court dans les milieux communistes de Barcelone eux-mêmes qu'il aurait été déjà exécuté !

Gorkin, arrêté mercredi à 22 heures, aurait été transféré à Valence d'abord, à Madrid ensuite, pour être traduit devant un tribunal militaire.

Le fils du militant mineur anglais Smillie, membre de l'Independent Labour Party amené à Valence est mort subitement d'une crise d'appendicite (!).

Les femmes de ceux qui se cachent sont conservées comme otages.

Parallèlement le désarmement des groupes de la F. A. I. se poursuit.

Devant cette offensive des éléments stalin-bourgeois du gouvernement de Valence, devant cette agression contre les meilleurs révolutionnaires d'Espagne nous demandons à tous nos militants, à tous nos groupes de protester et d'agir pour ne former qu'un bloc de résistance à la colonisation soviétique.

Jeunesse Anarchiste Communiste

Où vont les Jeunes

C'est sous ce titre que les journalistes en quête d'information sensationnelle ont trouvé matière à copie. Succèsivement ils ont interviewé les grands leaders des partis politiques en vogue : La Rocque, Doriol, Thorez, etc... qui se sont plu à développer la conception des organisations jeunes de leur parti. De La Rocque à Thorez et d'après leurs déclarations l'identité se fait jour sur plusieurs points : subordination aveugle au parti adulte, adoption sans réserve de la politique déterminée par le parti et sous quelque forme que les nécessités supérieures puissent la faire évoluer. L'éducation intellectuelle minimum et l'éducation physique alliée aux loisirs sont le programme essentiel des jeunes de notre parti, ont déclaré en substance les grands chefs vénérés du P.S.F., du P.P.F. et du P.C.F. Voilà la vaste plateforme idéologique et sociale, qu'offrent ces grands partis à la jeunesse en général et à la jeunesse prolétarienne en particulier. Cela suffit à démontrer le mépris et la méfiance des politiciens pour les jeunes travailleurs.

Le parti communiste français par une intense propagande à caractère bourgeois, a réussi à attirer la jeunesse dans une organisation à façade politique par le côté distrayant et sportif pour lequel les jeunes possèdent un grand engouement de par leur besoin même de dépenser leur énergie. Voilà la conception politique offerte en pâture à ces jeunes travailleurs, chez qui tout esprit d'analyse critique est annihilé et à qui la moindre notion de classe n'est inconnue. Tel est le caractère que présente actuellement les Jeunes Communistes, qui bénéficient moralement d'un passé de lutte révolutionnaire ; garantie pour les militants du temps passé. Mais surtout pour englober et unir tout les jeunes Français, les dirigeants ont opéré la transformation radicale des anciennes cellules en cercles et clubs de loisirs ce qui permet d'assimiler toute la jeunesse française sans différenciation d'intérêt de classe. Les motifs impérieux qui président à cette nouvelle structure sont intimement liés à la politique présente du Parti Communiste, lui-même attaché à la politique extérieure de l'U.R.S.S. L'alliance militaire franco-russe indispensable à l'Etat impérialiste (dit ouvrier) de Staline, pour garantir sa position critique entre l'Allemagne et le Japon, sous-entend la négation de toute organisation de jeunesse révolutionnaire en France, qui par sa lutte de classes et sa propagande antimilitariste, pourrait affaiblir le moral et l'hégémonie de l'armée française retirant logiquement toute valeur effective à l'alliance militaire franco-russe. Que peut offrir la Jeunesse Anarchiste Communiste face à l'abandon de la lutte révolutionnaire par cette organisation ?

Sur le terrain national la J.A.C. veut le tenir compte de la psychologie actuelle de la jeunesse pour intensifier son influence ce qui lui permettra d'offrir aux jeunes travailleurs l'organisation la plus active et la plus clairvoyante de la jeunesse révolutionnaire.

Les jeunes travailleurs doivent venir vers le mouvement révolutionnaire pour des causes profondes : un besoin d'idéologie et un besoin matériel. Le rôle de notre organisation doit être de concrétiser ses aspirations souvent confuses dans l'esprit du jeune prolétaire, de le rallier à nous sur les bases de la démocratie ouvrière la plus large, de développer chez lui une conscience de classe, et tout en l'entraînant dans l'action de parfaire chez lui son éducation politique, seules conditions, qui peuvent forger le jeune militant révolutionnaire.

A toutes les revendications et les luttes sociales la J.A.C. veut opposer des mots d'ordre et des moyens de lutte empreints d'un réalisme répondant aux conditions présentes, et qui tout en ne négligeant pas l'enseignement que nous a légué un demi-siècle de lutte ouvrière ne veut pas rester attaché à une dialectique périmée ou figée sur des principes traditionnels qui se trouvent faussés par les nouvelles formes qu'affecte le capitalisme, et par un jeu inextricable. Nous devons assumer le réveil de tous les jeunes exploités dans les luttes présentes et futures. Il faut rénover le socialisme ouvrier pour vingt ans de pratique politique et de confusionnisme idéologique sur la base du socialisme antitactique.

Dans ces grandes lignes ce sont les tâches immenses que doivent accomplir tous les militants de la J.A.C.

NORBERT.

CONVOCATIONS

Commission administrative. — Réunion de la C.A. demain vendredi à 20 h. 30 au local du « Lib ». Présence indispensable.

C. I. de la Région Parisienne. Le prochain C. I. aura lieu lundi 28 juin à 21 heures, au « Lib ». Il est indispensable que les groupes envoient un délégué.

II^e, III^e, IV^e. — Tous les jeudis à 20 h. 30, café de l'Homme Armé, 44, rue des Archives, Paris. Présence indispensable de tous les adhérents. Tous, mercredi 30, au meeting.

V^e. — Tous les mardis, à 20 h. 30 café Réveil-Matin avenue des Gobelins, angle rue des Gobelins.

IX^e. — Lundi 28 juin à 21 heures, Café « Au Cadet », métro Cadet.

X^e et XII^e. — Réunion tous les jeudis à 20 h. 45, 68, rue de la Roquette. Tous les dimanches à 8 h. 30, vente du Lib. au même endroit.

XIII^e. — Tous les mardis, 22, rue des Gobelins, à 20 h. 30.

XIV^e. — Tous les vendredis, à 21 heures, café Papillon, 36, rue de Vanves.

XV^e. — Tous les vendredis à 21 h., 117, rue Saint-Charles, chez Orclé.

XVI^e. Boulogne-Billancourt. — Tous les mardis à 21 heures, chez Cuvillier, 50, avenue des Moulins, Billancourt.

XVII^e. — Avec le groupe de l'U. A.

XVIII^e. — Tous les mercredis, à 20 h. 30, au Sans Souci, 100, rue Ordener.

XIX^e. — Tous les mardis à 20 h. 30, salle Quelenec, 70, rue de Flandre.

XX^e. — Tous les mercredis, à 21 heures, chez Lejeune, 67, rue de Ménilmontant.

Etudiants et Lycéens libertaires. — Permanence tous les samedis au « Lib ».

Aubervilliers. — Ce soir, jeudi à 20 h. 30, chez Goubert, rue des Postes.

Aulnay-sous-Bois. — Tous les vendredis à 20 heures 30, salle Delrieu, 10, rue Jules-Simon (angle de la rue d'Amiens).

Bicêtre. — Tous les mardis, à 20 h. 30, salle Lecoq, 50, avenue de Fontainebleau.

Boulogne. — Tous les samedis, à 20 h. 30, salle Duvernois, place Carnot.

La Courneuve. — Tous les mardis, salle de la Renaissance, 107, route de Flandre à 21 h.

Clichy. — Tous les vendredis à 20 h. 30, 92, rue de Paris.

Colombes. — Permanence du groupe J. A. C. tous les samedis après-midi, 5, villa Kreisser (rue de la Heine-Henriette), au « Groupe d'Etudes Sociales ».

Gennevilliers. — Tous les vendredis à 20 h. 30, rue Saint-Denis.

Levallois-Perret. — Tous les samedis, à 21 h., 69, rue Marius-Aulan, au café.

Livry-Gargan. — Réunion vendredi 25 juin, à 20 h. 45, allée Montgolfier.

Montgeron, Yerres, Brunoy. — Tous les premiers et troisièmes samedis du mois, à 21 h., salle Parthouneuf (Relai Forestier), au coin de l'avenue Pasteur et de la route Nationale.

Montreuil. — Tous les jeudis à 20 h. 30, salle de la Coopérative, rue de l'Eglise, 11.

Nogent. — Tous les mercredis à 21 h. chez Barreau 90, Grande-Rue.

Pré-Saint-Gervais. — Adresser la correspondance à Marcel Fonck, 2, place Séverine.

Rouen. — Ecrire à Léon Bordier, Hôtel de Neufchâteau, 20, rue d'Amiens.

Sartroville. — Groupe en formation. Ecrire à Leprance, 62, rue de la Frette pour renseignements.

Villeneuve-Saint-Georges. — Réunion tous les 1^{er} et 3^e samedis du mois, à 10 heures du matin, chez Calloch, café-restaurant, avenue Carnot.

Chambéry. — Tous les samedis à 21 h. au Bar Louis, rue de la Gare.

Grenoble. — Tous les mardis à 20 h. 30, café Maurice, 24 rue Taillefer.

Montpellier. — Tous les mercredis à 20 h. 30, réunion au local, 1, boulevard Bonne-Nouvelle.

Lyon. — Les jeudis au siège de l'U. A. (rédaction Lyonnaise), 212, rue de Créquy.

Marseille. — S'adresser au camarade Claude, 176, rue Louchet, Saint-Pierre.

Nice. — Un groupe est en formation. S'adresser à la mercerie Rose-Jeanne, 26, boulevard Pierre-Sola.

Alger. — Ecrire à André Vaillant, chez Mme Yvonne, 8, rue Berthelot, Alger.

Oran. — Pour le groupe J. A. C. s'adresser au Centre de Divulgation Sociale, rue de la Mosquée, 12.

Groupe Camping. — Réunion mercredi à 20 h. 30 au « Libertaire ».

Adresser les communications (réunions et meetings) à Barzangette, au « Lib », avant le lundi soir, dernier délai.

Pour les règlements, utiliser le compte chèque postal Paris. R. Caron 963-75.

Les nécessités de la propagande exigent impérieusement de l'argent. Nous insistons auprès des trésoriers des groupes pour qu'ils règlent au plus vite cotisations et dépôts de matériel à Caron, trésorier fédéral.

NOTRE LIBRAIRIE

Réservez au Libertaire vos commandes de brochures et de livres.

En vente

PARIS-BANLIEUE

PARIS-V°

La Démocratie Syndicale chez les nacos du 5°
Ayant été convoqué par le comité intersyndical du 5° arrondissement, je me suis rendu à l'heure, c'est-à-dire à 8 h. 35, salle Vacher, rue de la Montagne-Sainte-Genève. En arrivant j'ai aperçu des distributeurs de listes de candidats et deux autres garçons assurant par des braves nacos qui n'avaient qu'un ordre d'aux camarades qui ne comprennent pas beaucoup le sens du vote, de voter pour les 12 premiers, c'est-à-dire 12 nacos.

M'étant aperçu de ce calcul, j'ai voulu en faire l'objection à quelques-uns, on m'a soutenu sur la foi « du parti naturellement » que ce n'était pas vrai. Il a fallu qu'un camarade vienne en apporter la preuve.

Voilà camarades ou en est le syndicalisme avec nos braves nacos. Ce n'est plus la lutte de classes, c'est la lutte de places.

PARIS-XVIII°

Pressant appel est fait aux adhérents de l'U. A. et aux sympathisants pour qu'ils assistent nombreux et accompagnés du plus grand nombre de camarades possible à l'Assemblée de constitution du groupe La Chapelle-Goutte d'Or, qui aura lieu vendredi 25 à 20 h. 30, salle du Petit Trou, rue de la Chapelle, où une causerie sera faite par Fremont et Ringes.

Le Secrétaire.
BOULOGNE-BILLANCOURT
Politesses municipales

Le Groupe anarchiste de Boulogne-Billancourt a formulé, à la date du 30 avril 1937 une demande en bonne et due forme à M. le Maire socialiste qui a nom Morizet, Solliciter la salle des fêtes municipale pour organiser une séance filmée au profit intégral de l'Espagne n'est pas du goût dudit Maire, surtout quand les organisateurs risquent d'y parler en anarchistes. Sans vouloir donner une leçon de courtoisie au sieur Morizet, il nous semble qu'il aurait pu au moins répondre par oui ou non.

Groupe de Boulogne-Billancourt.
CLICHY

Après la bénédiction donnée le 18 mars par les enfants de cœur de Marx Dormoy aux prolétaires de Clichy, nous avons eu notre camarade Mary Léon qui fut blessé à la tête à coups de mousqueton par les sbires du « camarade » ministre de l'Intérieur.

À la suite de complications sérieuses, notre ami a dû être hospitalisé à Beaulieu, et nous ne savons réellement pas quand il en sortira. Notre camarade n'a jamais cru un seul instant que « la police pouvait être avec nous », ainsi que voulaient l'accréditer nos stahniens; il n'a toutefois pas réussi à se protéger d'une façon suffisante des flics du front populaire.

Nous lui souhaitons une prompte guérison et aussi que, dans une rencontre éventuelle avec « les gens de l'ordre », servant aussi bien le bloc national que le front populaire, il mette le manche de son côté et les balafres sur la gueule hideuse de l'autorité.

Milou.
PRE-SAINT-GERVAIS

Qui craint la vérité essaye de la noyer !
Comme partout ailleurs, dans notre localité, les communistes craignent la vérité. Ils essayent de la faire disparaître ou de la rendre aphone. Nous nous collons une affiche annonçant un meeting à la Mutualité ou au Vel d'Hiv, ils s'empressent de la recouvrir. Las ! la vérité est comme l'huile, elle revient toujours à la surface. Seulement, aujourd'hui, nous tenons à les prévenir : il faut que cessent de tels procédés. Le Parti Communiste a déjà été averti ; il nous a promis de ne plus recouvrir nos affiches. Mais, maintenant, ce sont les Jeunes qui recouvrent ! Lorsque les adultes ont recouvert nos affiches de la Mutualité, nous avons placardé le « Libertaire » de la semaine par dessus. Pour le Vel d'Hiv, nous avons agi de la même façon avec les affiches de l'Anarchisme... voilà l'ennemi ! Mais, dorénavant, nous ne voulons plus de ce petit jeu. Nous ne craignons pas de lire ou d'interférer deux thèses ! C'est pourquoi jamais nous ne recouvrons une affiche non périmée. Nous saurons exiger que nos adversaires agissent de même !

Le groupe libertaine.
SARTROUVILLE

Le groupe de Sartroville vend le Lib tous les samedis au marché de Maisons-Laffitte et le dimanche au marché de Sartroville.
Les copains libertaines de la région qui ne seraient pas encore en contact avec nous sont priés de se faire connaître le plus rapidement possible afin de former un groupe solide.
Le Manoir et l'épicerie feront une tournée de propagande à Comblains, Comblains, La Frette, Val Notre-Dame ou sera traité : L'anarchie et les événements d'Espagne. Pour le Lib le groupe a triplé la vente. Bravo.

Pour le groupe : Leprince.
VOIX DE PROVINCE

COMMENTRY
Avant la fête

Tout va très bien. Qu'on se le dise. Le mois prochain, aura lieu dans notre ville un grand concours de gymnastique et de musique au Stade municipal. Ouvriers, vous êtes servis, que vous faut-il de plus ? Voilà de la distraction pour calmer votre misère. La Municipalité a eu la bonne idée. Mais avant de terminer notre petit article, nous vous posons ces quelques questions :
Que pensez-vous de ces sociétés de musique et

de gymnastique qui font, soyez-en certains, de la préparation militaire ? Pour nous, militaire est cousin-germain du fasciste. Sans être ennemi du sport, nous ne sommes pas amateurs de ces sociétés à direction bourgeoise.
Autre chose, il paraît que ce concours va rapporter beaucoup d'argent à Commentry. Nous avons vraiment de la veine, mais, par hasard, c'est-à-dire qui va profiter de l'opération ? Ceux qui l'ont baptisée du nom ultra-conique de classe moyenne. Mais dans l'affaire, qui paiera les frais de la fête ? La classe ouvrière, comme toujours. C'est vraiment réussi, mais pourtant un peu de bon sens, est-ce que, pour une fois, l'on n'aurait pas pu installer des comités qui auraient vendu boisson et casse-croûte au profit de ceux qui souffrent, tels que les chômeurs, les vieux sans retraite et les pauvres petits gosses d'Espagne qui souffrent de la faim sous les bombes des fascistes assassins.

Réfléchissez, prolétaires, et nous reparlerons de cette affaire après la fête.

Le Groupe anarchiste.

GRENOBLE

Union, Union chérie
Dimanche dernier, avait lieu à Grenoble l'inauguration de la belle et spacieuse salle aménagée par l'Union Populaire Italienne (U. P. I.) qui dorénavant réunira tous les Italiens et Italiennes. Toutes les organisations antifascistes y prirent part, sauf les anarchistes qui, malgré l'invitation, refusèrent de se mêler aux démagogues du Front Populaire.

À cette réunion se trouvaient de hautes personnalités de Grenoble et des environs, françaises et italiennes, afin de mieux montrer l'amitié et la fraternité qui règnent entre le peuple et ses représentants politiques.

Des discours à humecter les yeux les plus endurcis furent prononcés, on parla d'Union franco-italienne. Les dirigeants politiques n'ont pas attendu ce jour pour la réaliser. Ceux qui appellent les impérialistes, ceux qui aident à se faire resserrer autour des masses le filet oppresseur, parlèrent la voix tremblante d'émotion, d'amitié entre eux, représentants des idées du peuple et de la base. Et tous les travailleurs d'applaudir.

Heureusement que tous les Italiens et Italiennes ne se sont pas trouvés et qu'il s'en trouve encore qui comprennent que toutes ces belles paroles, ces promesses innombrables ne sont que de la démagogie politique.

Travailleurs italiens, travailleurs de tous les pays, devant ces infâmes toujours plus déguantés, resserez-vous auprès des anarchistes qui sauront conquérir leurs droits et leur liberté.

Reidi.

LYON

Pour l'organisation de balades champêtres
L'été, peu de nos militants sont enclins à s'enfermer. Parce que libertaines, ils voudraient, à leur tour, respirer un peu d'air pur, trouver, sous un ciel plus bleu et plus serein, des paysages nouveaux et plus brillants qui leur mettraient du baume au cœur. Les lourdes chemises de leurs usines, de leurs boîtes, même paternelles, ne les contentent plus. Et qui donc, pensant, en humain, pourrait, ne fut-ce qu'un instant, songer à le leur reprocher. Pourtant, malgré ce qu'il est convenu d'appeler la « belle saison », la guerre continue, là-bas, en Espagne, et le sang de nos frères baigne des sillons bien trop tôt commencés, à jamais fécondés. Aussi, bien que vigoureux partisans d'excursions, en plein air, nous ne pouvons que nous en tenir à la limitation de ces deux états d'âme : la liberté démocratique et le soutien des miliciens antifascistes.

Pas de sorties sans journaux, sans tracts, sans caisses, sans cartes du Comité pour l'Espagne libre. Relations nous une santé, mais n'oublions jamais, dans nos pensées, dans nos actions, ceux qui envoient comme nous, et parce que meilleurs que nous, assument la lourde tâche de porter, bien haut, le flambeau... cher de la Révolution sociale.

Maurice Guebron.
Solidarité

Somme recueillies pour la famille du camarade Emile Vieux, condamné comme objet de la F. A. F. 45 50, camarade Rualois, 30 fr.; groupe anarchiste de Saint-Pons, 15 fr.; camarades Morat et Pernelle, 10 fr.

MARSEILLE GERMINAL

Poursuivant son cycle de causeries éducatives, le groupe prêtera sa salle, 18, rue d'Italie, au 2° étage, au camarade Pierre Naville, rédacteur à la « Liberté » qui traitera de ce sujet : « Le comportement des différents groupements antifascistes d'Espagne, depuis l'état d'état de Franco », le jeudi 1er juillet à 21 h. précises.

Diverses thèses seront affrontées dans cette causerie publique et contradictoire. Pascal.

MARSEILLE SAINT-ANTOINE

Le Groupe de Saint-Antoine fait connaître aux camarades de Marseille ainsi qu'aux groupes que « l'Action Directe » est parue. Ceux qui voudront se la procurer viendront la retirer dimanche matin à 10 heures à Saint-Louis, au Bar de l'Union.

Que chacun la repande et la diffuse. Que ceux qui ne peuvent venir veuillent bien nous écrire, nous la leur expédierons par la poste.

Camarades si nous voulons que nos idées soient connues et comprises par les travailleurs, discutons-les, à seule fin que chacun puisse les confronter dans la situation actuelle, et démontrer combien est fausse la tactique du Front populaire.

Travailleurs, ouvrez les yeux
Allons ! allons ! travailleur mon frère, le banquet est terminé.

L'Hôtel Matignon — tu sais celui des accords — se vide.

Ah ! ce n'est pas à l'ombre du Conseil économique que notre premier ministre devrait aller méditer de justice sociale, mais dans l'humble logis du travailleur.

Devant le buffet vide de celui qui l'a mis au pouvoir, la vérité lui apparaîtra dépouillée de tous ses sophismes que les affairistes exploitent à leur profit.

N'est-il pas suffisamment démontré que le capitalisme ne construit pas, ne fabrique pas pour satisfaire des besoins, mais pour réaliser des profits privés.

Le commencent ne tend nullement à jouer un rôle utile, mais à faire fortune dans un minimum de temps.

N'est-il pas reconnu que toutes les richesses sociales actuelles sont essentiellement les fruits du travail et non du capital exploitateur ou accapareur et l'on voudrait qu'après avoir tout créé, le travailleur doive tout payer.

N'est-il pas aussi prouvé que le capitalisme et la politique corrompent tout ce qu'ils touchent et c'est ici camarades qu'il faut ouvrir les yeux.

Avant d'être ministre, Blum disait : « Dans le désordre capitaliste il ne suffit même plus de planter des pilotes d'ordre socialiste, il faut que la démocratie fasse peau neuve. »

Voyons, il y a un an le Front Populaire pouvait faire faire peau neuve à la démocratie.

Il possédait en mains tous les moyens de réaliser sa puissance, et pour l'inciter à l'action décisive, par l'action directe en occupant les usines, la classe ouvrière enthousiaste et sûre de son destin lui criait : Allons-y vers le pain, la paix, la liberté.

Qu'a-t-il fait ? Melkoui, McDilla, Clichy, l'arbitrage obligatoire, la vie chère et un cadeau de 40 milliards aux marchands de canons.

Le patronat relève la tête et menace et sur le champ de bataille du travail, le chômage, cette maudite patronale, reprend son tac-tac odieux.

Travailleurs, travailleurs, ouvrez les yeux.

L'Action Directe.

SAINT-GILLES-DU-GARD :

Jeudi 17 juin, le Front de la Liberté a tenu une réunion à Saint-Gilles. C'est devant une salle contenant environ une quinzaine de nervis, amenés par les partisans de Doriot, et une trentaine de militants d'extrême gauche, venus pour apporter la contradiction, que le docteur Rouché essaya d'exposer ce que le Front de la Liberté avait pour programme, et que nous appelons, nous, un bourrage de crânes sous pression.

Malgré leur attitude menaçante, les fiers à bras doriotistes ne purent empêcher quelques camarades courageux d'extrême gauche de donner à Rouché la réponse qui convenait, à savoir : que les paysans ne veulent pas être dressés contre leurs camarades ouvriers, dont ils se déclarent solidaires, et qu'ils ne sont pas prêts à accorder leur confiance à un de la Rocque, pantin ridicule, ou à un Doriot, valet du Capital.

Pendant que cet embryon de conférence se déroulait à l'intérieur de la salle des Variétés, environ cinq cents camarades manifestaient dans la rue à la fois pour le Front de la Liberté et ses hommes, craignant de ne pas être maîtres de la foule, fit appeler environ une vingtaine de gendarmes, avec casque et mousqueton. Ces enfants d'ouvriers ou de paysans, ayant quitté l'outil pour la gamelle policière, furent reçus par la foule, qui n'évacua pas la rue, avec la plus grande indignation.

Agatio.

TOULON

Solidarité aux Orphelins d'Espagne
La sortie champêtre sur Saint-Elme, organisée par le Comité de Défense Sociale de Toulon, aura lieu le dimanche 27 juin.

Tous nos camarades de Toulon, la Seyne et environs y sont cordialement invités, ainsi que leurs familles. Concert musical, loterie, jeux divers ; moyens de transports : auto-cars « Etoile » de la gare des Sablières.

Cette sortie pour objet de venir en aide aux orphelins d'Espagne et nous espérons que seront nombreux, les camarades sympathisants, qui viendront contribuer au succès de cette fête de solidarité.

Tous à 9 heures du matin à Saint-Elme !

FEDERATION LIBERTAIRE DE L'OUEST

Son congrès constitutif a eu lieu à Rennes les 12 et 13 juin, avec la présence de délégués de Rennes, Saumur, Angers, Trélazé et d'un représentant de la F. A. F. et de l'U. A.

Chez tous les délégués, il y avait la ferme volonté d'aboutir à un accord en vue de sa réalisation.

La discussion sur le projet de statuts présenté par Brest fut parfois passionnée, mais resta très cordiale, très fraternelle et se termina par unanimité.

Entre autres, il fut décidé que la Fédération sera autonome, tout en gardant les relations les plus amicales avec l'U. A. et la F. A. F.

Les événements d'Espagne furent l'objet d'un long débat, divers projets concernant la propagande hivernale furent mis en avant et Brest a été choisi pour la première réunion de la fédération, pour la première réunion de la fédération.

Un repas en commun termina ce petit congrès sans prétention, mais, avec la ferme résolution de propager dans l'Ouest, l'idéal anarchiste.

Dés maintenant, que pas un seul libertaine ne reste isolé, isolé, la liaison existe, il faut que tous adhèrent à la fédération régionale.

Pour tout ce qui concerne la fédération, écrire à Le Lann Auguste, rue Duquesne, 8, Brest.

COMMUNICATIONS DIVERSES

Libre-Pensée du 16° Arrond. — Lundi 5 juillet, à 21 heures, 30, rue de Boulainvilliers, conférence par Louis Perceux sur la « Nécéssité de l'action anti-religieuse ». Sympathisants cordialement invités.

Sous l'égide du R.I.G.M., le groupe d'Etudes sociales et le groupe d'Amis de la « P. H. » d'Erment ont organisé une grande balade sylvestre à Saint-Leu-la-Foret, le 27 juin, avec le concours du groupe artistique « Floral ». Jeux en plein air, chais, théâtre.

Départ Paris-Nord à 8 h. pour St-Leu-la-Foret ; rendez-vous à la sortie de la gare. Prix du billet, 4 fr. 50.

Pour les retardataires, trains toutes les heures, des fleches indiqueront le chemin. Néanmoins, consulter le plan de la ville à la sortie de la gare et prendre la route de Chauvry sur laquelle une pincette « Floral » sera placée à proximité du lieu choisi.

Se munir des repas, à l'exclusion de la boisson, qui se trouve sur place.

LA COMMUNE ENCORE UNE FOIS SAISIE

Dimanche 20 juin, le Commissaire de Police Badin a perquisitionné dans les locaux du Parti Communiste Internationaliste (4° Internationale) 60, Faubourg Saint-Martin, afin de saisir le n° 59 de « La Commune », contre lequel un juge d'instruction a été commis et dont le gérant et tous autres sont poursuivis pour « provocation à la violence et complicité ».

Ainsi, au moment même où le gouvernement de Front Populaire demandait les pleins pouvoirs pour recourir à des mesures financières aux dépens de la classe ouvrière, au moment même où, devant les exigences du Sénat qu'une mesure ne puisse gêner le grand capitalisme, le gouvernement de Front Populaire, en expirant, connaît à la bourgeoisie un gage supplémentaire en poursuivant un organe révolutionnaire.

LA VIE DE L'U.A.

ATTENTION !

Tout ce qui concerne Le Libertaine doit être adressé à SCHECK, 9, rue de Bondy Paris (10°). Les envois d'argent au chèque postal :

SCHECK André, 487-78, Paris.

SECTEUR SUD

Tous les groupes de l'U. A. groupés dans le Secteur Sud sont convoqués d'urgence le SAMEDI 26 JUIN, Mairie de Bicêtre, Salle du bas, à 20 h. 30.

Ordre du jour très important.

Le Secrétaire : CASTELLA.

Commission administrative. — Lundi 5 juillet, à 21 heures, local habituel.

V° et VI° arr. — Tous les mercredis à 20 h. 30, salle d'Aragnan, 22, rue Broca.

IX° arr. — Tous les lundis à 21 h. au Cadet, rue Cadet.

XIII° arr. — Réunion du groupe tous les mardis, 22, rue des Gobelins. Réunion commune avec la I.A.C.

XIV° arr. — Tous les vendredis à 21 h. au café Papillon, 36, rue de Vanves.

XV° arr. — Tous les vendredis, à 21 h., chez Orce, 117, rue Saint-Charles.

XVI° arr. et Boulogne-Billancourt. — Tous les mardis, à 21 h., chez Cuvilliers, 50, avenue des Moulineaux, à Billancourt.

XVII° arr. — Tous les jeudis à 20 h. 30, 3, rue des Appennins.

XVIII° arr. — Réunion tous les mercredis à 21 heures « Au Sans-Souci », 100, rue Ordener.

XIX° arr. — Tous les jeudis, au 158 bis, rue de Flandre, salle Fougner.

XX° arr. — Tous les mercredis, à 21 h., chez Lejeune, 67, rue Ménilmontant, au 1er étage. La J. A. C. se réunit avec le groupe adultes.

Asnières. — Tous les dimanches matin, à 9 h. 30, 1, rue de Metz, au coin de la rue du Mesnil, vente du « Libertaine » le jeudi et le vendredi au Bourguignon, le dimanche au marché des 4-Routes.

Aulnay-sous-Bois. — Vendredi 9 juillet, à 21 heures, C.A. à la Tour-d'Auvergne, 10, rue Jules-Simon, causerie sur l'Education sexuelle.

Bagneux. — Tous les lundis, à 20 h. 30, café Veron, 150, rue Aristide Briand, à Bagneux.

Bagnolet. — Tous les vendredis, à 20 h. 30, salle Weber, 43, rue Hoche. Cercle d'Etudes Sociales : permanence tous les dimanches matin, de 10 heures à 12 heures.

Blanc-Mesnil. — Tous les lundis, 20 h. 30, salle Auguste, 11, avenue des Lilas. « Le Libertaine » est en vente chez le dépositaire, avenue Henri-Barbusse.

Bobigny. — Samedi à 20 h. 30, salle Duvernois, place Carnot.

Boulogne-Billancourt. — Tous les mardis à 21 h. chez Cuvilliers, 50, avenue des Moulineaux.

Carrières-sous-Poissy. — Réunion du Groupe samedi 26 juin à 20 h. 30, Café de la Mairie à Carrières. Présence indispensable de tous les copains, jeunes et vieux. Discussion importante.

Chelles. — Vendredi 25 juin, à 21 heures, rue Gambetta, Tous présents.

Clamart. — Le « Libertaine » est en vente au Café Gougette, 44, avenue du Bois-de-Boulogne.

Champigny. — Le « Libertaine » est en vente Maison Galigny, à côté de la Mairie.

Canton de Charenton. — Réunion vendredi 25 juin à 8 h. 30 précises, chez Tassin, 33, rue Bourgelas à Alfort. Que tous les copains prennent part à la discussion.

Groupe intercommunal Banlieue Sud. — Réunion du groupe vendredi 25 juin, à 20 h. 30, salle Lecocq, 50, avenue de Fontainebleau, à Bicêtre.

Clichy. — Tous les lundis soirs à 20 h. 30, au 92, rue de Paris.

Colombes. — Permanence au Groupe d'Etudes Sociales, 5, av. Kreissier (rue de la Reine-Henriette). Tous les samedis après-midi.

Drancy. — Tous les samedis, à 20 h. 30, salle Passebon, 50, avenue Marceau.

Erment. — Tous les 1er et 3e lundis de chaque mois, à 9 heures, 125 bis, rue de la Gare, au fond de la cour, à droite.

Erment. — Balade champêtre le dimanche 27 juin en forêt de Saint-Leu, organisée avec le groupe Floral. Départ gare du Nord.

Gennevilliers. — Tous les vendredis à 20 h. 30, rue Saint-Denis.

Canton de Charenton. — Le « Libertaine » est en vente à Charenton chez les marchands de journaux suivants : place des Ecoles, Charenton ; rue du Pont, Saint-Maurice.

Ivry. — Réunion sur convocation du secrétaire.

La Courneuve (Seine St-Denis). — Tous les vendredis à 17 h. 30, salle Tintin, rue Râteau.

L'Hay-les-Roses. — Suivre les réunions signalées dans la rubrique « Intercommunal Banlieue Sud », les 1er et 3e samedis du mois, salle Lecocq, route de Fontainebleau, et les 2e et 4e samedis du mois, Mairie de Bicêtre.

Levallois-Perret. — Tous les jeudis à 20 h. 30, café Giroux, 83, rue Chevalier.

L'Hay-les-Roses. — Un groupe est en formation, nous donnerons le lieu de la réunion dans un prochain numéro.

Livry-Gargan. — Vendredi 25 juin, à 20 h. 45, au siège, 44, allée Montgolfier, à Gargan.

Montreuil. — Tous les jeudis à 20 h. 30, salle de la Coopé, 11, rue de l'Eglise.

Noisy-le-Sec. — Le groupe se réunit tous les 2e et 4e vendredis de chaque mois, au café du Sicle, maison Pige, face à la mairie.

Palaiseau. — Tous les mercredis, à 20 h. 30, au local habituel.

Pontoise. — Réunion tous les quinze jours. Pour tous renseignements, s'adresser au 14, rue Beauregard, de 12 à 14 heures et après 18 heures.

Puteaux-Neuilly. — Tous les vendredis, à 20 h. 30, Salle Municipale, rue Roque-de-Filliol.

Sarcelles. — Tous les samedis, à 20 h. 30, au siège, 14, rue de l'U. A. est constitué. S'adresser à Louis Legros, 8, rue de Chauvillat, à Sarcelles.

Sartroville. — Tous les dimanches, les camarades anarchistes de Sartroville-Maisons-Laffitte se retrouvent derrière nos amis vendeurs du « Libertaine » et du « Combat syndicaliste », au marché, à partir de 9 heures, près de la gare.

Sainte-Geneviève-des-Bois. — Le « Libertaine » est en vente chez Couyères, libraire, 77, avenue de la Gare, et chez Maurice, cafetier, 2, avenue de la Gare.

Stains. — Mardi à 20 h. 30, chez Frédo, boulevard Maxime-Gorki.

Valenton. — Tous les jeudis à 20 h. 30, salle du Château.

Versailles. — Tous les jeudis, à 21 h., au café de la Grande-Fontaine, 63, rue de la Paroisse, Versailles.

Vert-Galant, Villepinte, Villeparisis. — Permanence tous les dimanches, à 11 h., café Dumet, avenue de la Gare, Vert-Galant, café Rochard, avenue de la Gare à Villeparisis.

Villeparisis. — Réunion tous les 3e samedis de chaque mois, au Café Rochard, avenue de la

Gare, à Villeparisis. Permanence tous les dimanches, à la même adresse.

Villeneuve-Saint-Georges. — Réunion tous les 1er et 3e samedi du mois à 10 heures du matin chez Calloch, café-restaurant, avenue Carnot.

Vitry. — Tous les mardis, à 20 h. 30, 56, rue de la Gare.

Aimargues. — 1° Le Groupe fait connaître aux sympathisants que son lieu de réunion est à la Maison du Peuple et les invite à y assister tous les premiers vendredis du mois.

2° Les jeunes camarades sont invités aux réunions des Jeunes syndicales révolutionnaires où le meilleur accueil leur sera réservé.

Alès. — Les camarades désireux adhérer doivent s'adresser à Paul Lavaur, 9, rue de la Cavalerie. Le « Libertaine » est en vente à la Librairie du « Petit Marseillais », 4, rue Bouteville, et dans tous les kiosques de la ville.

Amiens. — Pour la vente du Lib, s'adresser à Roussel, 28, rue Dame-Jeanne.

Annecy. — Tous les mercredis, à 8 h. 30, café du Globe, au 1, rue de la Filaterie.

Arles. — On trouve le « Libertaine » chez Desbons, marchand de journaux, boulevard des Lices.

Brest. — Les réunions du groupe ont lieu les 2e et 4e vendredis de chaque mois à la Maison du Peuple. Les lecteurs du « Lib » sont cordialement invités. Le « Lib » est en vente au kiosque Tourville, chez Colin, rue du Pont, et le dépositaire central, rue de la Mairie.

Aux trois cents vieillards du Sénat,
que s'opposent les cinq millions
de syndiqués !

A l'action néfaste
du parlementarisme,
opposons l'action directe
des travailleurs

Le mouvement ouvrier pendant la guerre (1)

Pourtant, du plus profond de cet abîme, des rumeurs montaient ; au milieu de la formidable inondation de bêtise et de barbarie quelques îlots émergèrent encore. Les rumeurs, c'était la voix encore faible et indistincte, mais de plus en plus insistante, de millions d'hommes de tous les pays qui commençaient à voir clair, c'était Liebknecht en Allemagne, Monatte en France. Les îlots, c'était la *Vie Ouvrière*, c'étaient quelques groupes d'émigrés russes comme celui du Natche Slovo, c'étaient quelques sections socialistes, quelques syndicats, quelques unions départementales, c'était la Fédération des Métaux dont le secrétaire, Merheim, osait crier enfin dans le numéro du 1^{er} mai 1915 et bravant les foudres de la censure : « Cette guerre n'est pas notre guerre ! » Admirable protestation ! La minorité syndicaliste avait au moins sauvé l'honneur du mouvement ouvrier. « Cette guerre, continuait Merheim, est le résultat d'une politique de colonialisme et d'impérialisme agressifs dans laquelle tous les gouvernements ont une part de responsabilité ». Ces lueurs dans la nuit, comme dit Rosmer, permettaient aux hommes de bonne volonté qui erraient à tâtons de ne point désespérer tout à fait. Grâce au bulletin de l'*Union des Métaux* ils apprenaient que de l'autre côté du front des résistances s'organisaient ; un appel des ouvriers allemands rédigé par Liebknecht avait eu au moins un écho. Désormais il n'était pas possible d'étouffer complètement l'opposition. Un courant se crée au sein de la C. G. T. Les instituteurs groupés autour de la vaillante Ecole Emancipée font entendre leurs protestations. Et c'est enfin, sous l'inspiration des socialistes suisses avec Grimm et des socialistes italiens avec Morgani la préparation de la conférence de Zimmerwald (5-8 septembre 1915).

Cette date doit être retenue. Elle marque le premier effort cohérent du socialisme, au sens large du terme, pour mettre fin à la guerre. Sans doute, la conférence ne groupait que des délégations de faible importance numérique et, pour la plupart, sans mandat de l'organisation officielle car celle-ci demandait, au moins dans les pays belligérants, au service de la politique de guerre. Pourtant ces minorités socialistes et syndicalistes se mirent courageusement à la besogne qui devait aboutir d'une part à une déclaration commune aux socialistes et syndicalistes français et allemands et d'autre part à un manifeste aux Proletaires d'Europe dans lequel les responsabilités impérialistes de la guerre étaient clairement établies, qui dénonçaient l'attitude du socialisme d'Union Sacrée et rappelaient leur devoir aux travailleurs égarés. « Ouvriers et ouvrières, mères et pères, veuves et orphelins, blessés et mutilés, à vous tous qui souffrez de la guerre et par la guerre, nous vous crions : Par-dessus les frontières, par-dessus les champs de bataille, par-dessus les campagnes et les villes dévastées : Proletaires de tous les pays, unissez-vous ! » Au bas de ce manifeste, on trouvait les signatures de Georg Ledebour et Adolf Hoffmann, pour la délégation allemande ; de Merheim et Bourderson pour la délégation française ; de Lénine et Bobrov pour la délégation russe. Des débats importants s'étaient institués qui avaient fait ressortir des divergences doctrinales et tactiques, en particulier le point pacifiste de la délégation française s'était dans une certaine mesure heurté au définitisme révolutionnaire de la fraction bolcheviste du parti social-démocrate russe. Quoi qu'il en soit d'ailleurs de ces nuances, qu'il ne faut pas exagérer, la conférence de Zimmerwald avait fait une excellente besogne. On le vit bien à la rage des patriotes du *Temps* et de l'*Action Française* à l'*Humanité* qui s'efforcèrent ou bien d'écarter ou bien d'étouffer le mouvement né de Zimmerwald. Mais le bon grain était semé. La Conférence de Zimmerwald, écrit Rosmer « a atteint son but essentiel : elle a tiré le mouvement ouvrier de la honteuse torpeur de l'Union Sacrée où les socialistes-patriotes l'avaient enlisé et tentait toujours de le maintenir, elle l'a dégagé des servitudes gouvernementales. Elle a crevé définitivement le grand mensonge de la guerre, apporté son réconfort à tous ceux qui, en marge du mouvement ouvrier, cherchent la paix et la vérité ».

Le livre de Rosmer s'arrête ici. Espérons que nous ne tarderons pas trop à en connaître la suite. Tel qu'il est il constitue une contribution incomparable au mouvement ouvrier d'aujourd'hui et c'est pourquoi nous pensons que nos camarades instituteurs auront le plus grand intérêt à le lire. Il apportera un inestimable réconfort à tous les militants qui, résistants aux entraînements de l'heure, s'efforcent, contre le courant, de rester fidèles à l'internationalisme prolétarien. Le moment est grave. Le monde se débat dans une crise croissante provoquée par le capitalisme qui ne peut s'adapter aux conditions d'une économie nouvelle et qui prétend maintenir l'Europe dans le cadre des traités. Cette crise a deux issues : la Révolution ou la Guerre. La classe ouvrière doit choisir. Si elle n'est pas

Le libéral syndicaliste

Ouvrons les yeux !

La politique d'attribution et de capitulations du gouvernement Léon Blum, politique tolérée, encouragée par les dirigeants du mouvement syndical, vient d'aboutir à son dénouement logique : l'effondrement devant le « mur d'argent ».

Pouvait-il en être autrement ? Nous avons toujours prétendu le contraire en invitant les travailleurs à refuser leur confiance à cette coalition hétéroclite dont le principal souci a toujours été de limiter les aspirations ouvrières au maintien de la paix sociale, fût-ce au prix d'un retour en arrière.

Pour justifier leur abdication, les dirigeants capitulaires du Front Populaire poussent une charge à fond contre le Sénat, rendu responsable de tous les maux. Comme s'il était nouveau que ce frein constitutionnel — dont tous les partis qui constituent le Front Populaire ont réclamé dans le passé la suppression — fût destiné à s'opposer aux réformes sociales.

Continuellement les politiciens affairistes qui siègent au Sénat se sont dressés contre toute mesure favorable à la classe ouvrière. On ne compte plus les innombrables projets de lois intéressant les travailleurs qui dorment dans les oubliettes du Luxembourg.

Mais encore une fois tout cela n'est pas nouveau et précisément en prenant le pouvoir le Front populaire avait promis que cela allait changer.

Certes, pendant un temps cela a changé, mais c'était lors des occupations d'usines tant décriées par la suite. A ce moment les vieux renards du Sénat filaient doux, peureusement retranchés derrière leurs cartons poussiéreux.

Comme par enchantement les projets de lois ouvrières étaient adoptés en un temps record.

C'est que la révolte ouvrière qui grandissait ne s'embarrassait pas des bavardages des politiciens et les mettait en présence du fait accompli. C'était la bonne méthode de l'action directe, de l'action de classe d'un prolétariat dont la puissance s'affirmait et qui pouvait prétendre dicter ses conditions.

On sait comment les dirigeants du Front populaire s'employèrent, pour calmer les inquiétudes du capital, à ramener les prétentions ouvrières à leur programme minimum afin de les maintenir dans le cadre de la légalité bourgeoise.

Ce sont donc les dirigeants du Front populaire qui, abusant de la crédulité populaire, ont rendu aux bourgeois du Sénat, — qui sont dans leur rôle en défendant leur classe — la possibilité de faire échec aux réformes sociales.

Mais les sénateurs ne peuvent être rendus responsables de la politique guerrière de surarmement pratiquée par le gouvernement Léon Blum, de son impuissance à lutter contre les violations des lois sociales et contre la hausse du coût de la vie qui a annulé les avantages acquis en juin 36 par la classe ouvrière. Pas davantage on ne peut leur imputer les assassinats de Metlaoui et de Clichy ; l'absence d'une amnistie générale, inscrite au premier plan du programme du Front populaire ; une répression draconienne contre les travailleurs défendant leur pain et, pour rappeler un cas récent, l'entêtement du projet de réglementation de l'embauchage et du débauchage qui dort non pas dans les cartons du Sénat, mais dans ceux de la Chambre.

Le gouvernement Léon Blum s'est effondré sous le poids de ses reniements et de ses capitulations, non par la faute des sénateurs.

Ici, nous n'en attendons rien d'autre quand nous appelions les travailleurs à être vigilants et à s'occuper eux-mêmes de leurs propres affaires, l'expérience ayant démontré qu'un gouvernement, quel qu'il soit, ne pouvait le faire à leur place.

La chute du gouvernement Léon Blum doit dessiller les yeux des plus aveugles.

En se réclamant, lui aussi, de la politique du Front populaire, son successeur Chautemps a déclaré « qu'il faut rester encore dans la « pause » et EXIGER UNE DISCIPLINE SOCIALE COMPLETE ».

Dans la bouche de ce radical bon teint, dont le parti est intimement lié aux puissances d'argent, on sait que cela veut dire : répression renforcée des luttes ouvrières pour donner de nouveaux apaisements à droite.

C'est le résultat le plus clair de la politique gouvernementale du Front populaire après douze mois d'exercice.

La classe ouvrière, directement menacée par cette prime donnée au patronat, doit se préparer à reprendre l'offensive pour en finir une fois pour toutes avec les exploiters et les freineurs de tout acabit.

Pour mettre les trusts et ses valets à la raison deux méthodes ont été employées : le parlementarisme et l'action directe. La première vient, après tant d'autres d'essuyer un échec retentissant.

Il est temps de revenir à la seconde qui, judicieusement employée, n'a jamais déçu les espoirs ouvriers.

N. FAUCIER.

L'impuissance du mouvement syndical

Ses causes

Il n'y a pas d'effet sans cause. Dans n'importe quel domaine il est vain de constater des tares, et de se borner à lutter contre des effets, contre les conséquences des tares constatées, si parallèlement on n'entreprend pas de rechercher les causes des tares constatées, afin de les faire disparaître.

Le mouvement syndical serait susceptible d'être l'instrument de la libération des travailleurs, si ceux-ci voulaient bien examiner les causes de l'impuissance actuelle de ce mouvement, et dont les principales sont selon moi : le cumul des fonctions politiques et syndicales, et la réligibilité des responsables syndicaux, à tous les échelons.

Remarquons d'abord que le mouvement syndical, tendant à grouper tous les travailleurs salariés sans distinction d'opinion politique, philosophique ou religieuse, de race, de couleur, de sexe, est un mouvement essentiellement unitaire.

Tous les autres mouvements sociaux divisent les hommes en autant d'organisations qu'il existe de courants d'opinion. Mais, contrairement au mouvement syndical qui n'accepte que des salariés, les autres mouvements acceptent aussi bien des exploités que des exploiters, des victimes de l'ordre social, que des profiteurs de cet ordre social.

Donc, il y a incompatibilité absolue entre le syndicalisme qui rassemble, qui unit, et les autres mouvements qui séparent, qui divisent les hommes en général et les travailleurs en particulier.

Il s'ensuit que le syndicalisme pour remplir sa mission : rassembler tous les exploités, et grâce au concours de tous et de chacun, détruire l'exploitation de l'homme par l'homme, doit conserver une indépendance totale à l'égard de tous les partis, sectes, religions, etc. et de tous les gouvernements.

Si le syndicalisme perd son indépendance à l'égard d'un seul groupement extérieur, du même coup la division s'installe en son sein, les syndicats s'affrontent et confrontent leurs idéologies respectives : le mouvement syndical est frappé d'impuissance partielle ou totale.

Soyons logiques : comment un responsable syndical pourrait-il se déclarer indépendant, s'il est en même temps responsable politique ? Comment fera ce responsable syndical pour remplir correctement son mandat syndical... s'il est mandaté par une autre organisation, un parti, etc., pour agir d'une façon différente ou contraire ?... Allons ! il est aussi difficile de remplir deux tâches à la fois que d'obéir à des ordres contradictoires.

Pas de priorité spéciale, pas de considération particulière pour tel ou tel parti. Indépendance totale et liberté d'action.

Pas de phénomènes capables de tout faire à la fois ou d'essayer de tout faire. Mais des militants dévoués à leur cause et s'y consacrant tout entier. Voilà ce qu'il faut : à bas les cumulés !

Il existe une autre cause d'impuissance, plus contestée, mais aussi réelle et c'est la réligibilité des responsables syndicaux.

Oh ! elle n'a rien d'effrayant à première vue ; elle semble même toute naturelle. Quoi, des camarades avaient été élus à des postes quelconques pour un temps déterminé ; militants sérieux, sincères, dévoués, ils ont rempli leurs mandats à la satisfaction de tous : quoi de plus naturel que de renouveler le mandat qui arrivait à expiration me direz-vous ?

Doucement s'il vous plaît : il y a danger, Voici pourquoi :

Quand des militants, si dévoués, si sincères soient-ils perdent pendant trop longtemps le contact avec le « joug patronal », avec « la misère du travail salarié », très souvent (je ne dis pas toujours), ces bons, ces intégrés militants perdent tout doucement, à leur insu parfois, leur combativité d'abord, leur sincérité ensuite, arrivent à se croire irréprochables, s'engourdissement progressivement, cessent d'être les délégués des syndicats, pour devenir des fonctionnaires syndicaux.

Dès lors, tout changement éventuel les effraie. Les travailleurs leur semblent toujours vouloir aller « trop vite, trop fort, trop loin ». Ils deviennent des freineurs, des briseurs d'énergie, des spécialistes de l'appel au calme (voyez juin 1936), des boulets : il devient indispensable de s'en débarrasser.

Sans bien s'en rendre compte eux-mêmes parfois, ils sont devenus nos ennemis...

Voilà des tares : une autre fois nous envisagerons les remèdes.

JULES HIOT.

Cercle syndicaliste lutte de classe

La prochaine conférence du Cercle Syndicaliste Lutte de Classe aura lieu le vendredi 2 juillet, à 21 heures, salle de l'Homme-Armé, 4, rue des Archives, à Paris, Hôtel de Ville, sur :

Le Contrôle Ouvrier

Ce sujet sera développé par le camarade Collinet, du Syndicat de l'Enseignement de la Seine. Appel est fait à tous les syndiqués sans distinction de corporation, en particulier aux camarades responsables des sections d'entreprises, aux délégués d'atelier, etc.

LE MOUVEMENT SYNDICAL

DANS LE BATIMENT

Pour une lutte vigoureuse
et nettement syndicaliste

La bagarre est déclenchée dans la bâtisse, depuis longtemps déjà, le patronat, qui entend redevenir tout-puissant, accumule provocations sur provocations ; ici renvoi de délégués, la embauche de syndiqués professionnels, ainsi appelés sans doute parce qu'ils ne connaissent rien au métier qu'ils sont censés faire, ailleurs diminutions ou tentatives de diminutions de salaires, renvois massifs sans raison et lock-out des chantiers où il y avait résistance de la part des ouvriers. La situation devenait intenable, les ouvriers ne pouvaient plus encaisser davantage de coups sans riposter énergiquement ; de partout, les ouvriers réclamaient de passer à l'action, afin de conserver les avantages acquis de haute lutte l'année dernière. Nos permanents l'ont compris, mais que d'hésitations. Le samedi midi, nous n'étions pas encore bien sûrs de désertir les chantiers et ateliers le lundi après-midi. Nos responsables semblaient croire qu'une délégation à la Présidence du Conseil pouvait empêcher la malversation présente et à venir de nos patrons, alors que ceux-ci avaient déjà annoncé à la presse leur volonté bien arrêtée de décréter le lock-out si les ouvriers exécutaient le mot d'ordre de l'Assemblée des délégués, c'est-à-dire la désertion de tous les chantiers et ateliers le lundi après-midi ; on s'était trop avancé pour qu'un recul n'apparaisse point comme une faiblesse des ouvriers, la lutte était nécessaire, à présent elle existe en fait, le mouvement de débrayage est très bien parti, la bataille s'engage avec vigueur et elle promet de se continuer de même. A nous de l'animer et de faire

encore capable de faire sa révolution, qu'elle s'y prépare du moins, quelle y consacre toute son intelligence et tout son cœur, qu'elle acquiert par un effort incessant cette « capacité politique » dont parle Proudhon qui doit lui donner les leviers de commande. Mais qu'elle se débarrasse de la guerre. Qu'elle la rejette non seulement comme une ordure, mais encore comme une épouvantable duperie. « Toute guerre qualifiée antifasciste, conclut Rosmer, répéterait l'illusion de 1914... Ni le militarisme, ni le fascisme ne seront jamais détruits par la guerre ; la guerre peut seulement les renforcer, les étendre à travers le monde. Fascisme et militarisme ne seront et ne peuvent être abattus que par la classe ouvrière ».

« Notre ennemi est chez nous » avait déjà dit Lénine. Derrière les formes idéologiques de l'Etat français, il importe de distinguer la réalité d'un impérialisme qui, pour être nanti, n'en est pas moins féroce (qu'on relise notre plus récente histoire coloniale) ni moins décidé à la guerre pour conserver le fruit de ses racines. La distinction que d'anciens s'efforcent de faire entre gouvernements pacifiques et gouvernements belliqueux n'a donc aucune réalité. Elle ne peut qu'apporter le trouble dans les consciences prolétariennes et renforcer les positions de l'impérialisme.

Le fascisme, c'est la guerre ?... Non point... : le capitalisme c'est la guerre !

en sorte que les ouvriers rentrent victorieux et apprennent, par leur courage et leur volonté de mieux-être, qu'ils n'ont à compter que sur leurs propres forces pour faire aboutir leurs revendications. Dehors les politiciens qui pourraient essayer de chasser notre mouvement en faveur d'un gouvernement quelconque, et que surtout soit sauvegardée l'indépendance de notre mouvement syndical, pas de ministre ogéiste ; nous aussi nous sommes du Bâtiment et, à l'inverse du camarade Arrachart, nous ne voulons pas voir cela : la C.G.T., par le truchement d'un de ses secrétaires, prisonnière d'un gouvernement.

A. PINÇON.

A propos d'un salaire

Il est certains individus qui ne savent pas se faire oublier et tiennent absolument à faire rappeler qu'ils sont toujours des salauds, peut-être espèrent-ils que leurs saletés passées sont oubliées et que les témoins en sont disparus ; aujourd'hui, nous allons nous occuper d'un dénommé Pauly, qui étale actuellement sa malaisance sur les chantiers de la Radio, en construction à Alloues, près de Mehun-sur-Yèvre ; chef de chantier pour la Maison Rolland, de Paris, il essaie d'implanter des méthodes qui ne lui ont pas toujours réussi à Paris, mais, pour l'édification de certains camarades, rappelons ses hauts faits connus : sur le chantier de Pleyel, pour la Maison Cadré, ce Monsieur avait à son service un matraqueur qui opérait sur les ouvriers, italiens pour la plupart dans ce chantier, qui n'acceptaient point ces méthodes répugnantes de surexploitation et qui consistaient à les envoyer à la soupe au début de la semaine, sans les débaucher, en les reprenant la semaine suivante, n'importe quel jour, la paie courait toujours pour quelque chose, au lieu de leur prendre leurs papiers pour quelque temps, sollicitant pour vérifications d'identité, en vérité ça servait à autre chose qui rapportait gros au citoyen Pauly. Les blessés étaient dans l'impossibilité d'obtenir leurs indemnités, le citoyen Pauly se chargeait de renvoyer immédiatement les témoins qui osaient s'inscrire comme tels et se rendait lui-même au juge de paix pour faire débouter ces malheureux, allant un jour jusqu'à ficher un coup de crosse de revolver à un blessé qui était venu réclamer ses droits sur le chantier, reliquat de paie restant, et ensuite, lui appuyant le canon de l'arme sur le ventre, le menaçait de lui régler son compte assez vite ; et d'autres saletés qu'il serait trop long d'énumérer. A Choisy-le-Roi, nos camarades firent connaissance également avec ses matraqueurs, et à Villejuif ce triste individu continua ses exploits, mais là les camarades du chantier lui administrèrent une de ces raclées dont il devrait bien se rappeler. Crapule fasciste, voilà ce qu'est le bonhomme, et que les camarades qui sont obligés de le subir pour l'instant le traitent comme tel.

A. P.

DANS LA CHAPELIERIE

La période des vacances étant venue, un nouveau fait, dans notre corporation vient de se produire.

Comme notre métier est saisonnier, surtout pour la couture des chapeaux de paille, puisque cette branche de notre industrie ne travaille en général que cinq mois par an, donc n'accomplissant jamais un temps légal pour avoir droit aux lois dites sociales, au titre des vacances payées.

Dernièrement une assemblée de catégorie avait eu lieu où nos secrétaires donnaient aux adhérents de notre organisation syndicale la marche à suivre pour pouvoir se faire payer ces vacances.

Cette méthode était simple et efficace et même sans risques.

Mais manquant de courage ou je m'enfonce dans le détail de la part de nos camarades, la presque totalité ne revendiquant rien et ainsi ils laissent à leurs exploiters tout l'argent qui leur revient pourtant de droit.

Mais où l'affaire est des plus belles pour nos brigands de patrons c'est qu'ils se refusent de payer leurs ouvriers parce qu'ils n'ont pas leurs six mois de vacances.

Donc, premier vol sur leur personnel et deuxièmement rapacité de leur part car il serait bon de leur demander si dans leur déclaration fiscale ils ne se font pas dégrever des dites vacances qu'ils oublient de payer.

Qu'attend le gouvernement devant cette iniquité, fait-il toujours la pause et combien de temps va durer encore cette pause ?

Ouvrier chapelier de ton côté cesse cette pause à la manque et passe à l'action directe, alors là tu commenceras à faire un travail efficace qui te rapportera à toi et non à tes exploiters.

Jean Rodé.

DANS LE CHAUFFAGE

Dans la corporation on commence à se remuer. Jusqu'à présent les assemblées se passaient en famille ; depuis quelque temps les yeux s'ouvrent. La dernière assemblée a été quelque peu houleuse, le comité local du 16^e par la voix de son délégué s'est dressé contre la politique de traçage de la C. G. T. d'un autre répondant à Racamond qui trouvait qu'il y avait quelque chose de changé depuis Tardieu — car à ce moment il se trouvait en prison — lui répliqua que depuis il y a eu les assassinats de travailleurs à Metlaoui ; un autre dresse le bilan négatif de la C. G. T. en remorque d'un gouvernement Front Populaire un contrat se dessine en vue de redresser l'action révolutionnaire des travailleurs ; pour cela il faudrait coordonner nos efforts ; pour cela, il faudrait se connaître.

Les copains que la question intéresse sont priés de se mettre en relation avec le rôleur. Convocation est donc donnée samedi 19 courant à 14 h. 30, au local du Libérateur où toutes dispositions seront prises en vue de discipliner notre action syndicale pour un syndicalisme d'action. Monteurs et aides en chauffage, debout !

Le rôleur du montage.

AU MINISTRE DES FINANCES

Les chefs de bureau se succèdent dans les services au gré des avancements et les employés sont plus ou moins brimés par les uns et les autres, suivant leur appétit d'avancement. La dernière brimade trouvée par M. Jodon, chef du bureau de la Révision vise spécialement les séances de 13 à 14 h. réservées au personnel habitant la banlieue. On donne à ces camarades un travail spécial contrôlé qui doit être rendu à 14 heures, c'est-à-dire à l'heure à laquelle l'entrée de la majorité du personnel s'effectue.

Etant donné que le travail se fait à la tâche, et que cette tâche est quotidienne, nous ne comprenons pas très bien pour quelles raisons un travail spécial, déterminé, est affecté à ces camarades, ou alors, si nous voulons très bien comprendre, nous appelons cela une brimade.

D'autre part, pourquoi tolère-t-on les heures supplémentaires, alors qu'il y a encore de nombreux chômeurs parmi la catégorie employés, et que le salaire de début d'un auxiliaire est de 27 fr. par jour ouvrable, plus une somme mensuelle de 213 fr., dite indemnité de résidence, et plus une indemnité provisoire de 75 fr., soit un total mensuel de 930 fr. environ, le plafond étant de 32 fr. par jour, soit, par mois, 1.055 fr. environ.

Comparativement au salaire des directeurs — 125.000 fr. par an, plus diverses indemnités — le salaire d'un auxiliaire est largement suffisant (2).

Marcel Bonodot.

(1) Voir « Le Libéraire » du 17 juin.